IMAGES

NUMERO SPECIAL

... IL POPOLO ITALIANO HA
CREATO COL SUO SANGUE L'IMPERO,
LO FECONDERÀ COL SUO LAVORO,
E LO DIFENDERÀ CONTRO
CHIUNQUE CON LE SUE ARMI.
9 MAGGIO XIV

LA FIN DU DICTATEUR

NUMERO SPECIAL

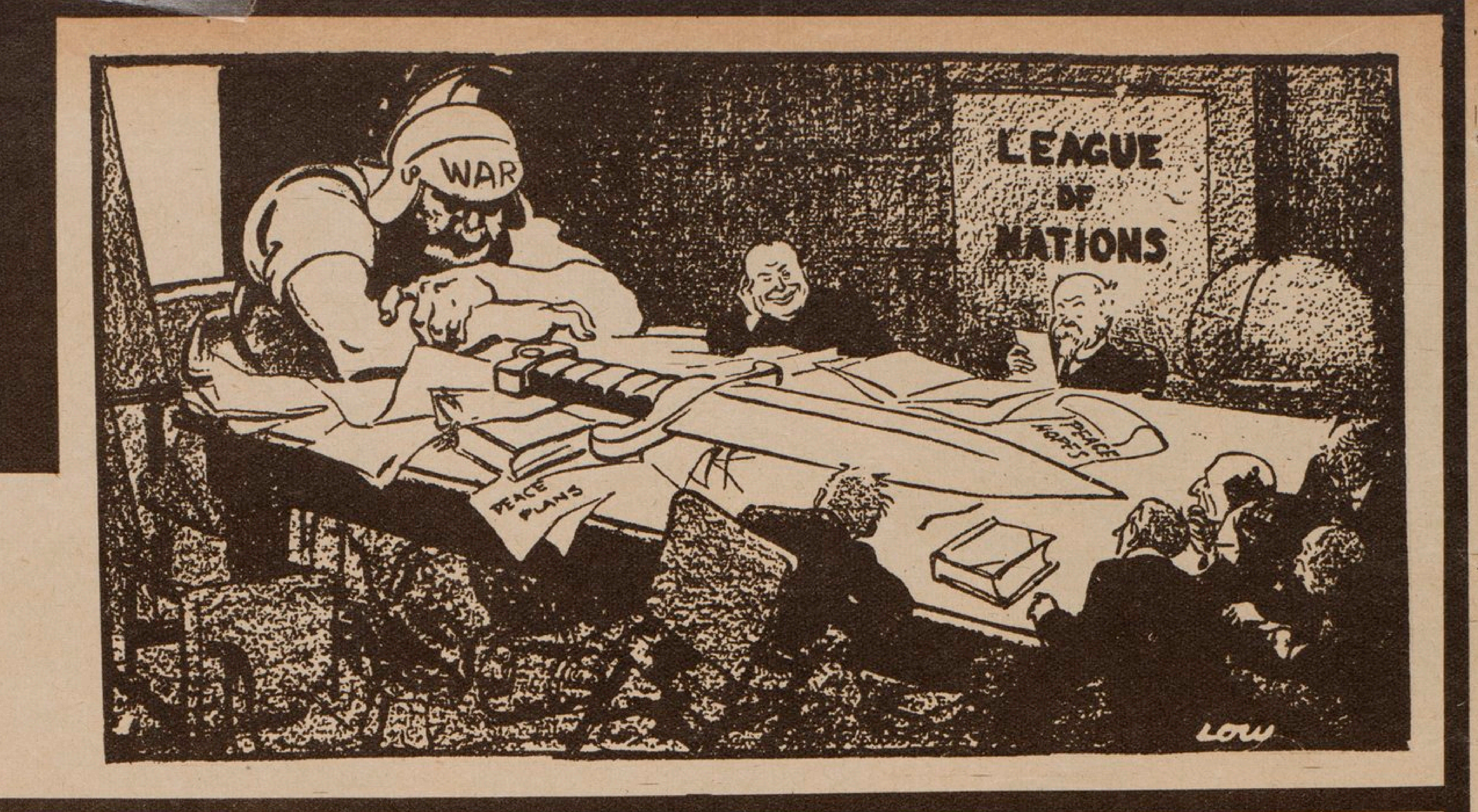
LE FASCISME S'ECROULE

30 millièmes

No. 725 — LE CAIRE (EGYPTE)
1 AOUT 1943

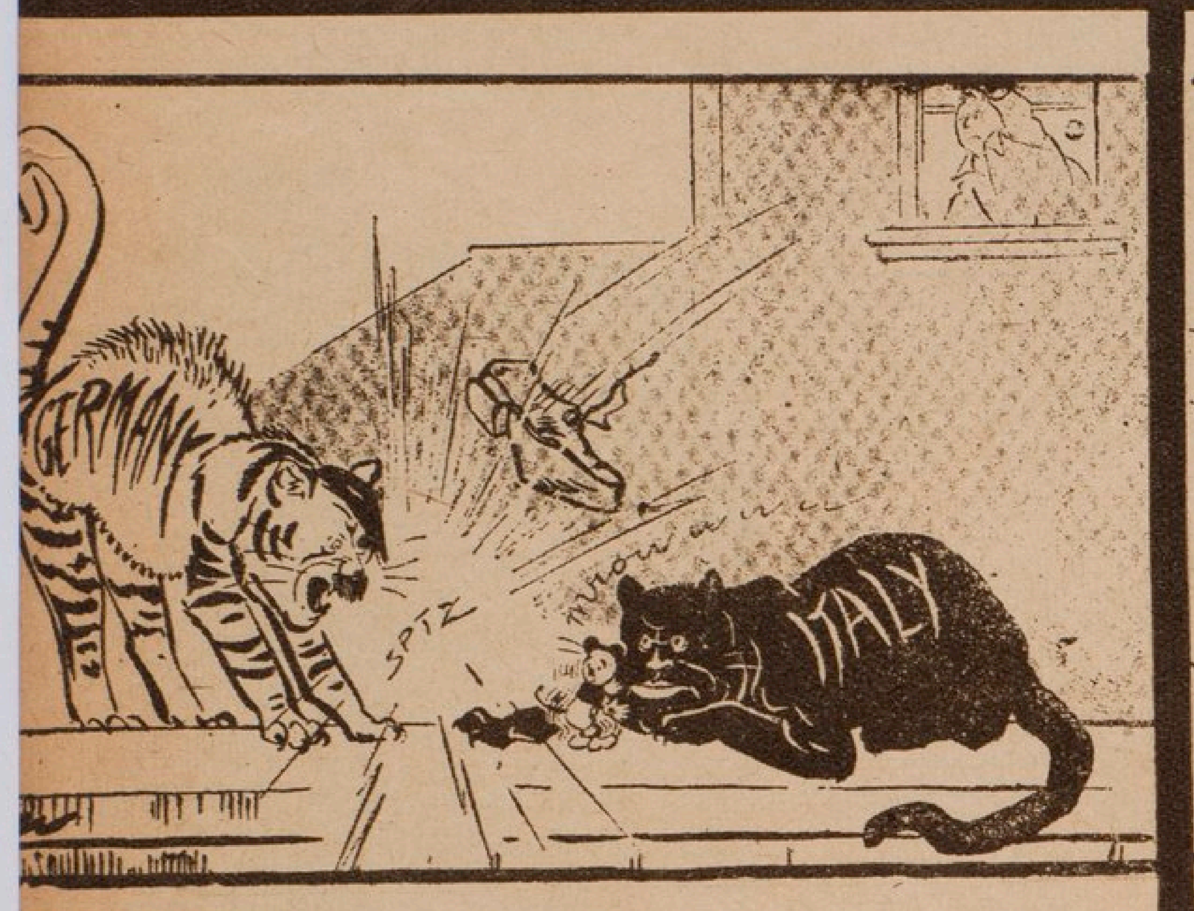
20 ANS DE FASCISME

par Low



LE NOUVEAU MEMBRE

11 septembre 1923. L'Italie n'avait pas reçu ce qu'elle escomptait de la paix. Elle avait voulu la côte dalmate et une Adriatique italienne, mais elle ne les obtint pas. Dans le désappointement, un dictateur italien s'épanouit au jour : Mussolini. Ses acolytes s'emparèrent de la ville libre de Fiume, tandis que lui-même, enhardi par ce succès, provoquait une crise avec la Grèce en occupant Corfou. La Ligue fut embarrassée par ce premier litige, mais par mille détours réussit à sauver les apparences. L'expérience continuait.



MICKEY MOUSE CHERCHE PROTECTION

28 février 1934. Le Dr Dollfuss, chancelier d'Autriche, terro-sé par la menace allemande, se réfugie dans l'orbite ita-enne. Mussolini posait alors comme le grand protecteur de Autriche et de la Hongrie. Quelques années plus tard, il evait abandonner le chancelier Schuschnigg à son triste sort.



AUTO-PORTRAIT

15 février 1935. En automne 1935, Mussolini railla les traités et les garanties et, manifestant de l'impatience à l'égard de la procédure de la Ligue, envahit l'Abyssinie.

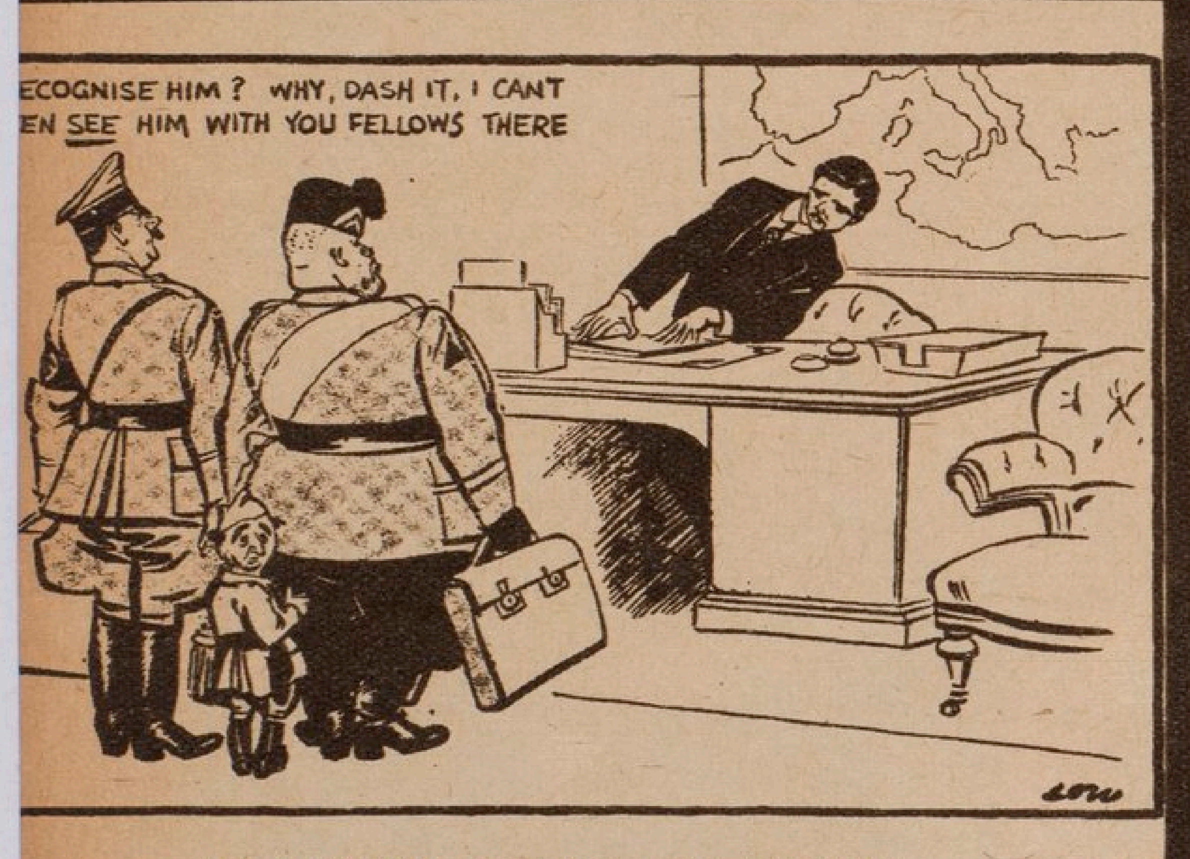
— LA LIGUE ? POUAH ! LA LIGUE EST MEPRISABLE. LA LIGUE NE PEUT RIEN.

— MAIS N'ETES-VOUS PAS LA LIGUE ?



L'AXE ANTI-KOMINTERN

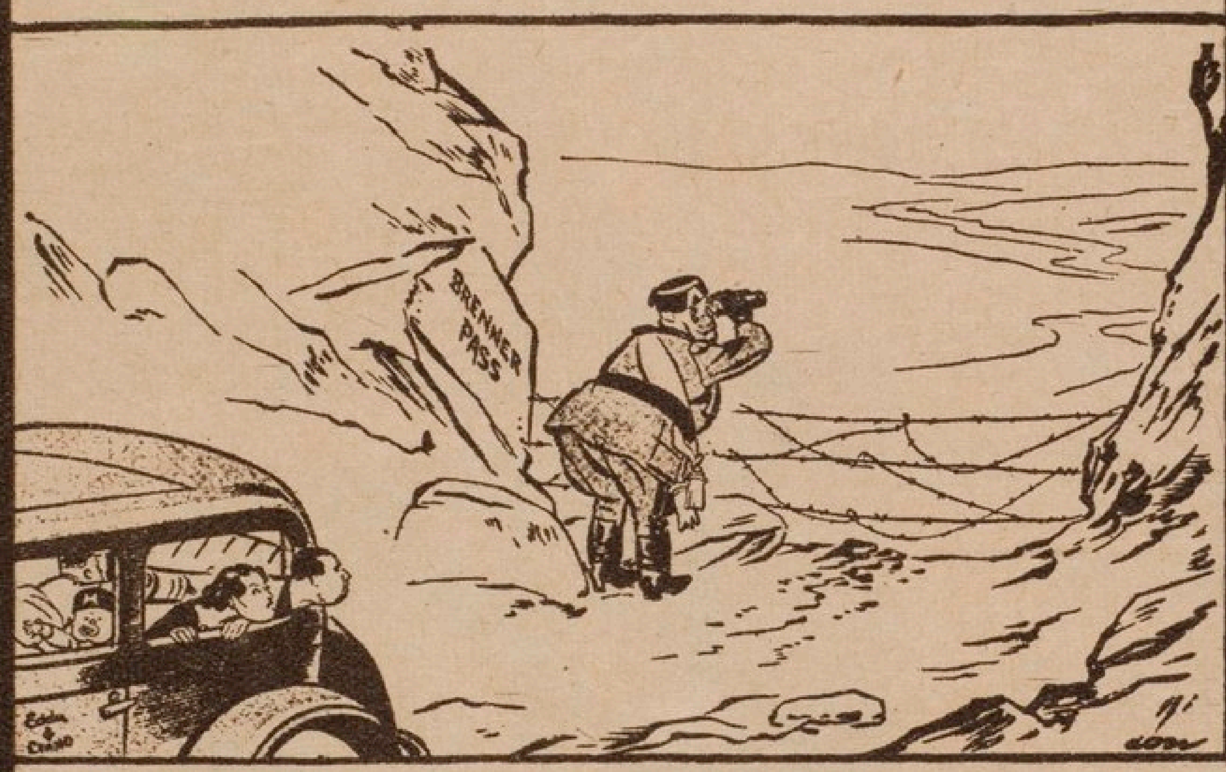
8 novembre 1937. L'Italie et l'Allemagne, toutes deux parties de la Ligue, avaient trouvé avantageux d'avoir l'une et l'autre une arrière-garde diplomatique. Avec le Japon, elles s'unirent dans « l'Axe anti-Komintern », pour travailler ensemble en vue de leurs intérêts mutuels et supprimer le bolchevisme.



LA RECONNAISSANCE DE FRANCO

28 juillet 1937. A la suite de sa victoire sur les forces ré-ublicaines épuisées, le général Franco voudrait faire econnaître son gouvernement par la Grande-Bretagne.

EDEN. — LE RECONNAITRE ? COMMENT ? JE NE PEUX IEME PAS LE VOIR.



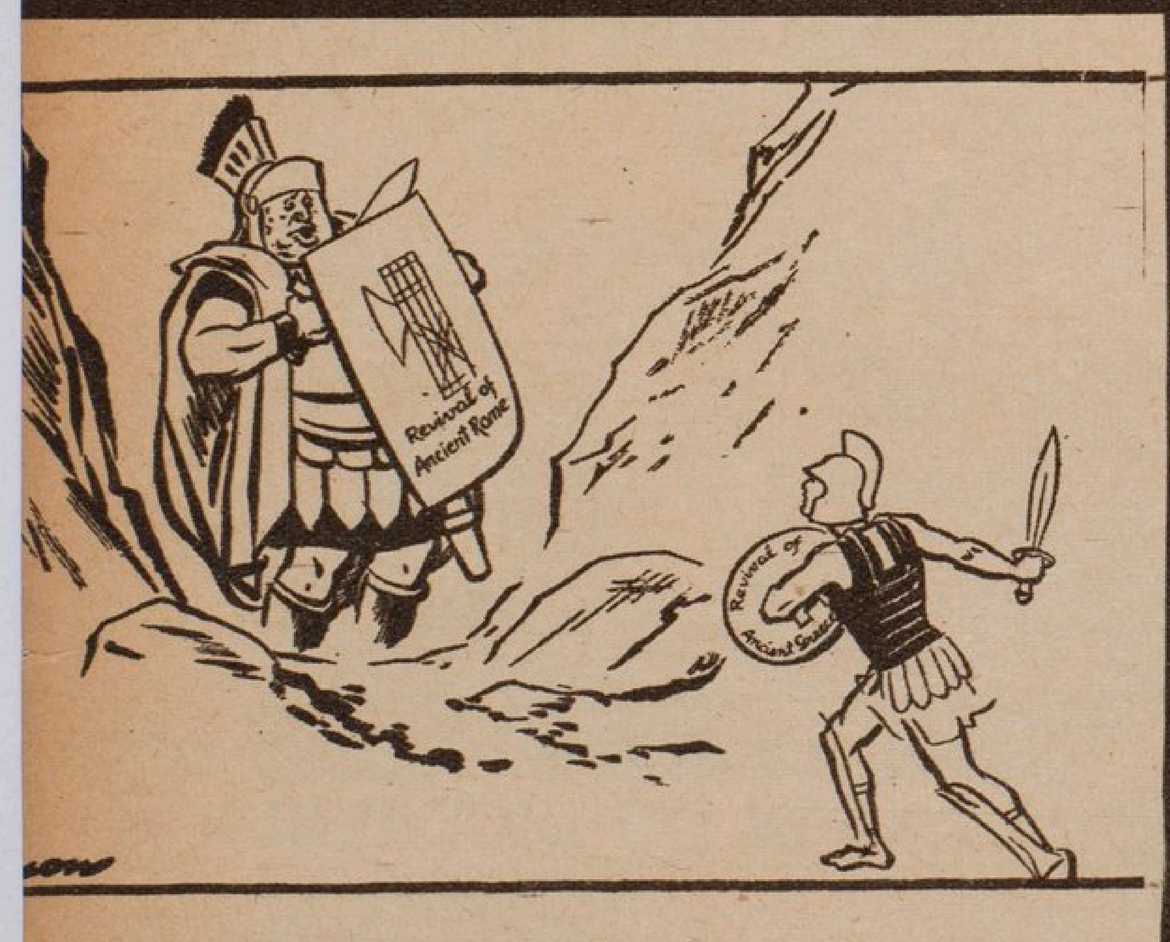
GRAND-PÈRE MUSS, NE VOIS-TU RIEN VENIR ?

9 janvier 1938. L'Italie mussolinienne avait un intérêt vital dans l'existence d'une Autriche libre, mais en tant que petit partenaire de l'Axe, elle félicitait maintenant Hitler. Personne ne pouvait croire qu'elle était contente d'avoir l'Allemagne à la passe du Brenner, à sa porte même. Première défaite.



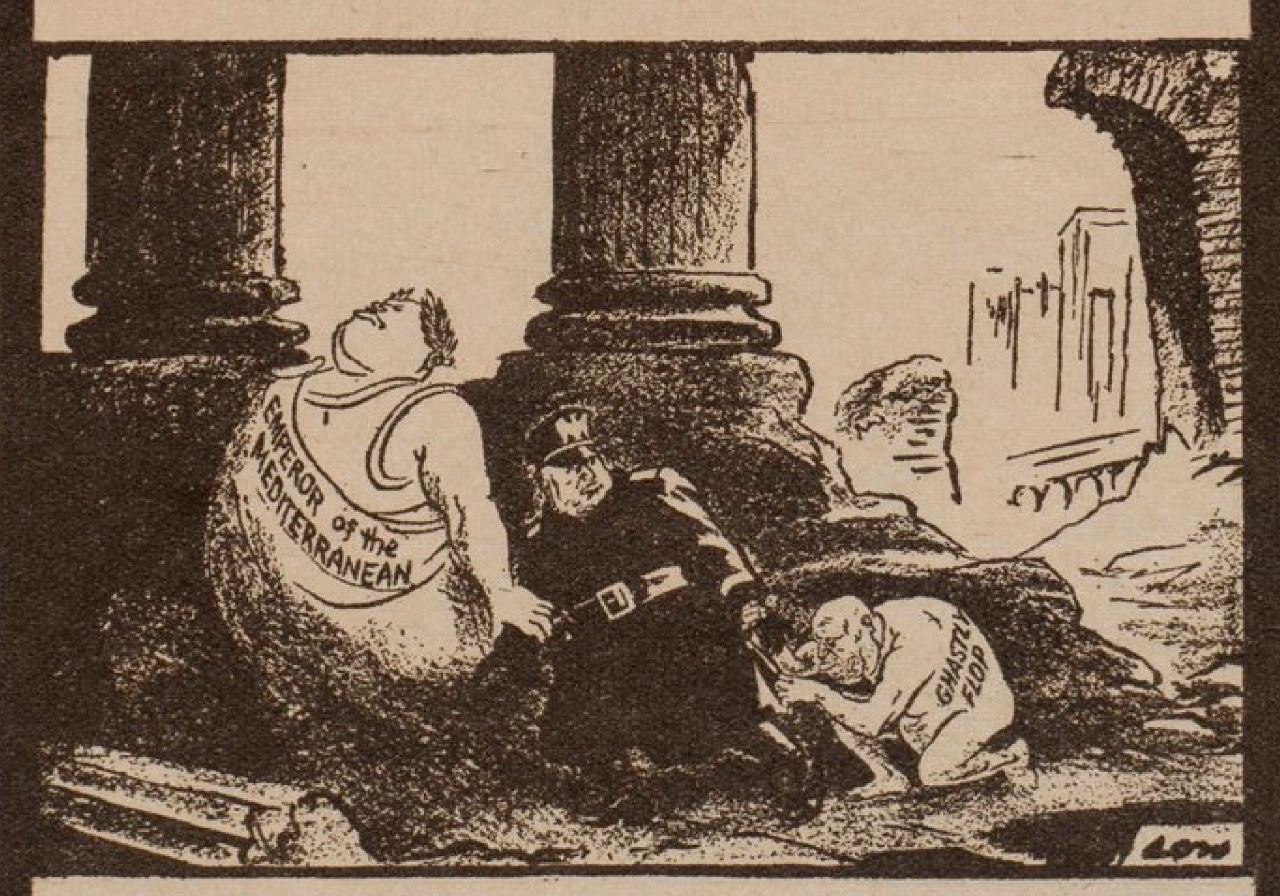
LES HYÈNES

21 mai 1940. Mussolini avait décrit l'attitude de l'Italie fasciste comme de la « non-belligérance ». Maintenant, bien informée de la faiblesse de la France, elle attendait l'occasion d'achever ce pays en le frappant au dos au moment de son écroulement. Tache indélébile dans l'histoire italienne.



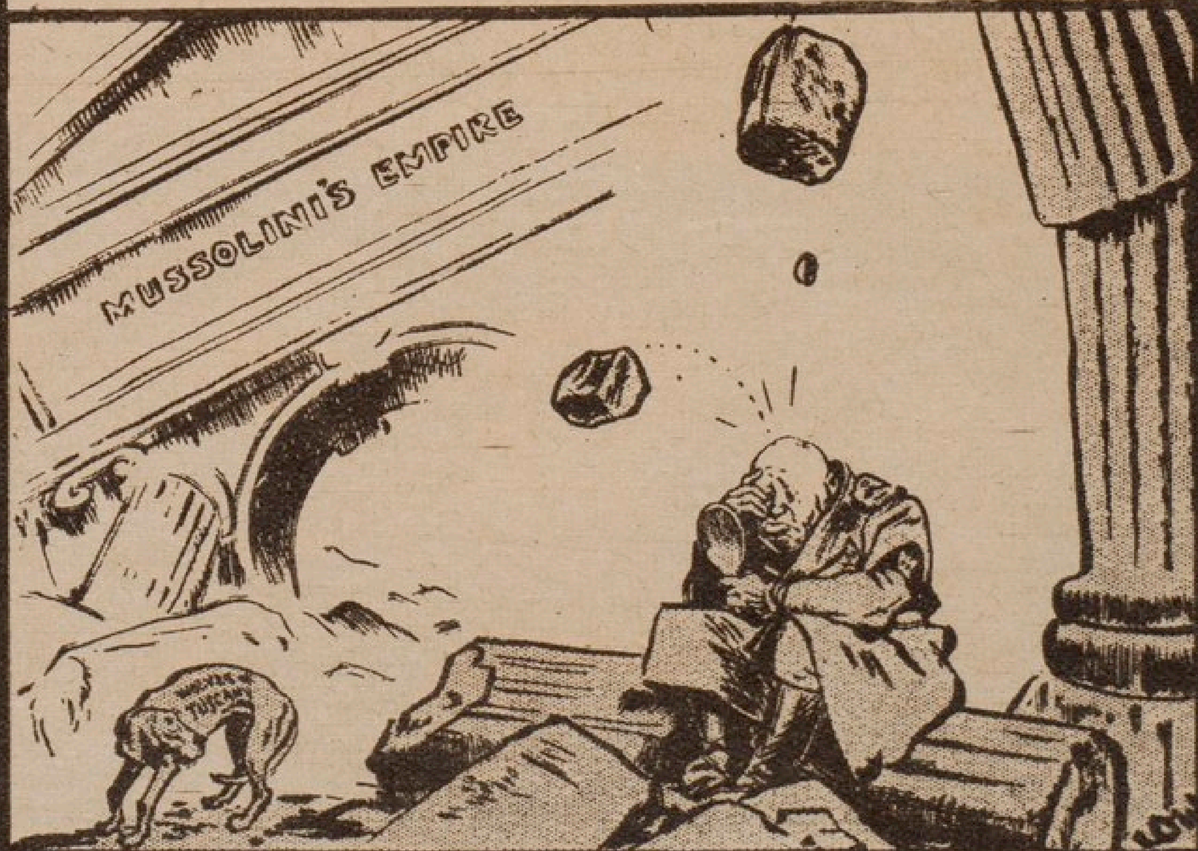
AU SECOURS ! QUELQU'UN VEUT SE BATTRE

28 octobre 1940. Le Duce avait besoin d'une sorte de triom-e et de meilleures bases navales et aériennes contre l'An-eterre. Il demanda la reddition de la Grèce. A son grand onnement, les Grecs vainquirent les légions romaines.



L'OBSESSION

19 décembre 1940. La fin de 1940 voit la fortune de Mussolini sombrant sous le coup d'une double défaite : les Grecs qui avaient rejeté les envahisseurs fascistes en Albanie et les Anglais qui avaient mis en déroute l'armée de Graziani.



L'EMPIRE MUSSOLINIEN

24 mars 1941. Pièce par pièce. Tandis que les préparatifs étaient sur pied pour sauver Mussolini de la défaite en Grèce, son Empire africain était en train de craquer. La Libye, l'Abyssinie, l'Erythrée et la Somalie étaient toutes perdues.

CES CARICATURES SONT EXTRAITES DE « EUROPE SINCE VERSAILLES », « EUROPE AT WAR », « THE WORLD AT WAR » PAR DAVID LOW.

L'ECRAN DE LA SEMAINE

L'IMBROGLIO ITALIEN

La situation actuelle en Italie est toujours des plus confuses. C'est que le coup d'Etat perpétré de longue date, semble-t-il, par le maréchal Badoglio et la Maison de Savoie s'accompagne d'une liquidation générale du fascisme. Tel est du moins, d'une façon évidente, l'aspect intérieur. Le passif du régime dissous est tellement lourd et son impopularité si grande que sa disparition ne devrait pas, en principe, rencontrer d'obstacles sérieux. Cependant, en dépit de l'attitude hostile de la nation italienne, il n'est pas exclu qu'avec le développement de la crise, les éléments des anciens cadres fascistes ne tentent d'intriguer avec l'appui du Reich. Si l'Allemagne elle-même n'essaye pas pour le moment d'entraver l'œuvre de liquidation, c'est qu'elle a été surprise par la soudaineté du coup de théâtre romain et qu'elle attend surtout du nouveau gouvernement qu'il continue, conformément à la « parole donnée », la politique axiste du précédent. Singulier héritage laissé par le Duce à son successeur ! Une alliance dont il n'est guère aisé de se dépêtrer et dont les obligations ne peuvent d'ailleurs plus être exécutées.

C'est donc sur le terrain de la politique extérieure que la liquidation devient difficile. Et pourtant, la manière dont s'est opéré le coup d'Etat italien ne laisse aucun doute à ce sujet. L'Italie voudrait sortir de la guerre. A cela un seul obstacle, un grave obstacle : l'Allemagne. La proclamation du maréchal Badoglio à son avènement au pouvoir a été intentionnellement rédigée en termes vagues. Il est très important de relever que si l'Italie *continue* simplement *la guerre*, elle ne mentionne plus ses partenaires de l'Axe et ne précise pas, comme il est de style, qu'elle le fait jusqu'à la victoire finale. C'était nettement une façon de « faire du pied » aux Alliés pour les inviter à formuler des propositions acceptables. Et le fait qu'il est toujours question du roi-empereur montre que le nouveau pouvoir nourrit de grands espoirs quant à la générosité de ces propositions.

La reddition inconditionnelle est une formule trop stricte pour être appliquée sans discrimination pendant le cours même de la guerre, lorsqu'il s'agit en l'occurrence de détacher de l'Allemagne une alliée importante et de faciliter dans une large mesure l'effort vers la victoire contre l'ennemi central. Le principe en reste donc intact.



LA FIN DU FASCISME (Extrait de « These Three » par Armengol)

Les Italiens se sont rendu compte qu'ils sont devenus plus vulnérables aux attaques alliées qu'éventuellement à des représailles allemandes. Il est fort possible que le bombardement de Rome les ait confirmés dans cette façon de voir. Mais tout indique que l'Allemagne n'a pas l'intention de desserrer son emprise sur la péninsule. Conscient de la gravité de la situation, Hitler envoie en toute hâte des renforts en Italie, afin de lui ôter le choix. Il est aussi permis de supposer que Badoglio ait cherché de cette manière à faire pression sur l'Allemagne pour l'amener à participer du mieux possible à la défense du territoire italien.

Nous assistons donc à un marchandage, à une partie diplomatique et militaire fort complexe et lourde de conséquences. Quels que soient les développements de la situation, le renversement du fascisme et les espoirs qu'il a éveillés dans le pays ont enlevé aux Italiens toute volonté de combattre. Si, sur à peu près tous les terrains, l'Italie a été un poids mort pour l'Allemagne, elle lui servait tout de même à la dégager de certaines fonctions de gendarme dans les Balkans et en France. Indépendamment des conséquences militaires que comporterait une occupation même partielle du territoire italien par les Alliés, dans le cas d'une continuation des opérations, l'on mesure déjà l'importance du nouveau coup porté à la puissance allemande et à la cohésion de l'Axe et de ses satellites. Et il semble douteux que l'Italie puisse éviter de devenir un champ de bataille.

Suicide manqué

DE MUSSOLINI

C'est Jules Romains qui nous le rapporte dans son livre « Les sept mystères du destin de l'Europe » : Mussolini était sur le point de disparaître de façon encore plus dramatique qu'il ne l'a fait cette semaine. Au cas où l'aventure éthiopienne aurait tourné mal, il se serait donné la mort. C'eût été certainement un tournant de toute la politique européenne. Car au début de décembre 1935, si Mussolini et par conséquent le fascisme avaient été réellement défaits, c'est-à-dire si les événements avaient suivi leur cours normal, l'Allemagne aurait sans doute connu l'isolement politique le plus complet.

Le fascisme se serait effondré, non peut-être sans quelque secousse ni quelques dommages, mais sans guerre ou quoi que ce soit qui ressemble à la guerre, autrement dit sans effusion de sang.

Jules Romains trouve un des éléments les plus probants de cette thèse dans la conversation qu'il eut deux années plus tard, en 1937, avec S.E. Yotaro Sugimura, qui était ambassadeur du Japon à Rome au moment de la crise éthiopienne. « Je n'ai pas besoin, révèle l'auteur des « Hommes de bonne volonté », de souligner le fait que quand ce diplomate me parla en 1937, alors que le flirt italo-nippon était à son maximum, il avait toutes les raisons de traiter l'Italie, son chef et son régime avec tous les ménagements possibles. Et cependant, à ma question : « Au début de décembre 1935, Mussolini était-il réellement à bout ? », il me répondit en pesant ses mots, mais sans hésitation : « Oui. Ce n'est pas une hypothèse. C'est une certitude. Je vis Mussolini, avec lequel j'étais en bons termes, fort souvent durant ces jours. Je puis assurer qu'il se sentait à la limite de la résistance. Il gardait continuellement un revolver chargé dans son bureau, qu'il me montra un jour. Il était prêt à se faire sauter la cervelle à n'importe quel moment. »

L'accord Laval-Hoare qui intervint entre le 2 et le 10 décembre permit au Duce de se ressaisir. Cet épisode dramatique limita les sanctions, indigna les défenseurs de la Justice Internationale par son immoralité, divisa l'opinion britannique et donna au fascisme la possibilité de se livrer à des jeux plus dangereux encore pour la paix du monde.

Pourquoi Mussolini n'a-t-il pas mis fin à ses jours après son exclusion du pouvoir ? L'explication nous paraît être la suivante : le revolver chargé de 1935 n'était qu'un bluff. Et peut-être le Duce avait fini par se bluffer lui-même en se croyant capable d'un pareil acte.

Elections

AU DANEMARK

Les autorités d'occupation au Danemark ont voulu se montrer magnanimes et tolérantes et ne sont pas intervenues, du moins directement, dans les élections danoises qui se sont déroulées récemment. La bataille électorale se termina — aussi étrange que cela puisse paraître — par une éclatante victoire de la démocratie, par une démonstration publique de loyalisme envers les anciens partis et par une répudiation systématique des principes nazis. Les partis danois obtinrent en effet 96,6 pour cent du nombre total des voix, infligeant au parti nazi un échec retentissant.

En dépit de la propagande menée par les autorités, toutes les factions pro-germaniques perdirent du terrain, ce terrain chèrement gagné au cours des élections précédentes. Clausen, l'avocat du collaborationnisme, conserva tout juste ses trois sièges, tandis que le parti paysan (à tendance nazie) perdait 2 des 4 sièges qu'il possédait à la Chambre.

Jamais le nombre des électeurs qui exercèrent leur droit au vote ne fut plus considérable. Dans certains districts, le pourcentage des votes atteignit 96 et même 100 pour cent.

Les partis de la coalition détiennent aujourd'hui 140 des 148 sièges de la Chambre. Les conservateurs, qui forment la majorité, gagnèrent 40 pour cent des voix. Cette victoire est considérée comme un tribut de fidélité payé à leur ancien chef, Christmas Moller, qui se trouve actuellement réfugié à Londres.

Les avatars

DE DINO GRANDI

L'Agence d'Informations Italienne rapporte que c'est Dino Grandi qui a demandé, au cours de la dernière séance du Grand Conseil Fasciste, le départ de Mussolini et que sa résolution fut votée par 19 voix contre 7 et une abstention.

Peu de carrières politiques en Italie fasciste ont été aussi mouvementées que celle de ce fasciste de la première heure qui n'a pas hésité à lâcher son chef aux premiers indices de la catastrophe irrémédiable.

En janvier 1941, Grandi passait pour un partisan résolu de la paix parmi les grandes personnalités fascistes. Il était alors ministre de la Justice. Auparavant, de la même manière qu'Italo Balbo avait été envoyé en Libye, Grandi avait été condamné à l'exil à Londres comme ambassadeur de son pays. Le Duce craignait tout rival dont la popularité devenait trop grande. Les sept années que Grandi passa à Londres avaient fait oublier au peuple anglais qu'il avait commencé sa carrière dans des bagarres de rues.

Grandi était rentré de la dernière guerre plein d'idées sur l'avenir de son pays. Il s'inscrivit au nouveau parti fasciste de Mussolini et fit du journalisme. En 1921, à l'âge de 26 ans, il fut élu au Parlement. La même année, une grande chance, si l'on peut dire, le favorisa. Au Congrès du parti fasciste à Rome, le jeune député inconnu de Bologne osa s'opposer au chef du parti, Mussolini lui-même. Il demanda plus de démocratie dans le programme du parti. Le Duce fut tellement impressionné qu'il nomma l'audacieux jeune homme aux postes les plus importants. Ce dernier avait entretemps augmenté son prestige en livrant une lutte brutale dans les rues de Bologne contre les travailleurs socialistes.

En 1926, Grandi était sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères. Comme Mussolini était nominalement ministre, cela signifiait que le sous-secrétaire était pratiquement à la tête de ce département. Ce fut Grandi qui représenta l'Italie à Genève et aux conférences internationales. Sa qualité la plus caractéristique était la discrétion. Dans les cercles privés, il passait pour être le successeur le plus probable du Duce. Mais celui-ci avait apparemment eu vent des rumeurs concernant sa « succession ». En 1932, Grandi fut éloigné à Londres, comme ambassadeur d'Italie.

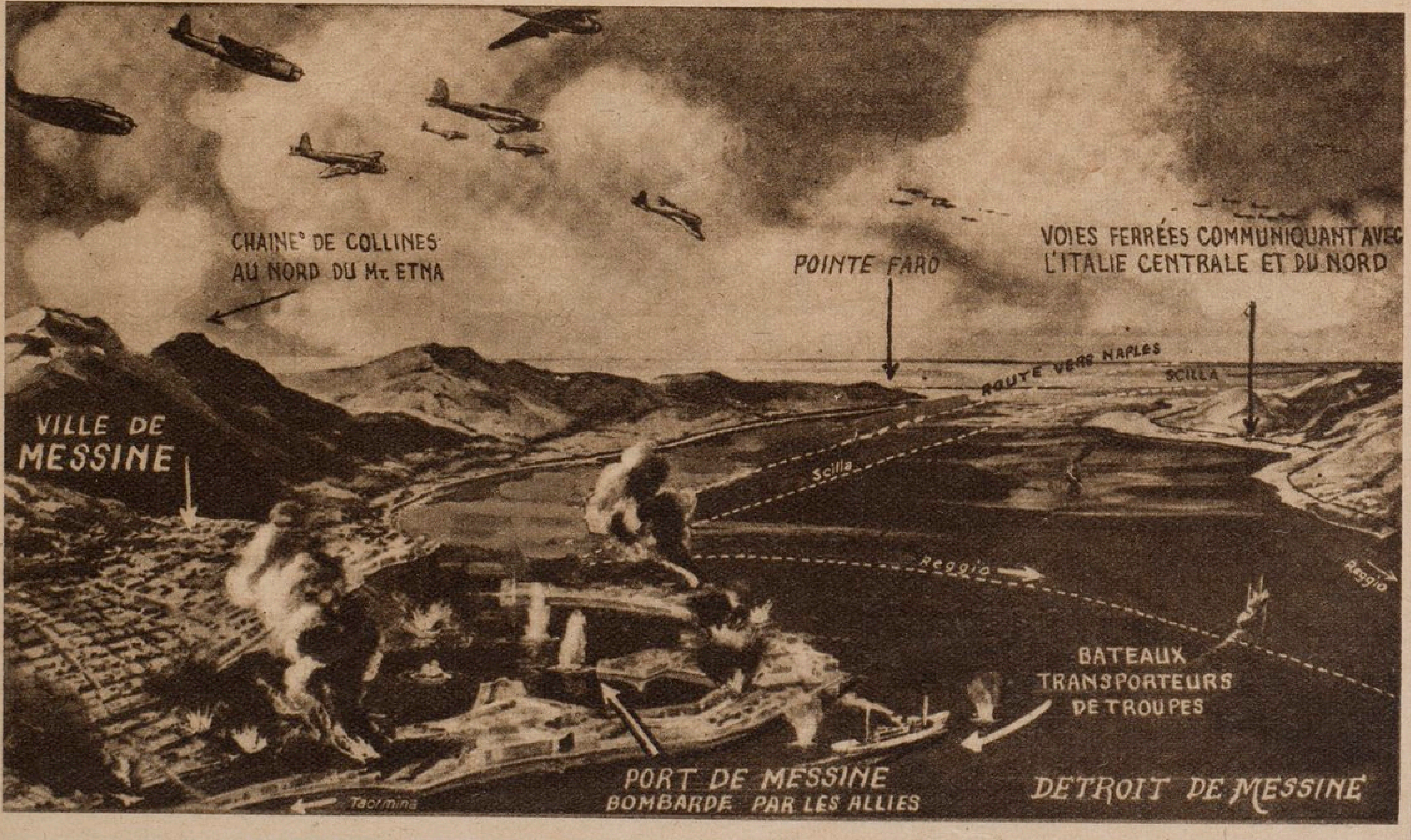
« Le plus modéré et le plus pro-anglais des fascistes », telle est la réputation qu'il s'acquit. On jugea fort significatif son rappel à Rome en juillet 1939. Grandi sauva sa peau par un discours devant la Chambre fasciste : « La consigne, aujourd'hui, est l'absolue fidélité à votre personne, ô Duce ; une foi aveugle dans les chemins que vous avez tracés pour nous ; un silence et une obéissance virils à vos ordres. »

Ce fut l'ancien diplomate à Londres qui, en avril 1940, donna un aperçu de ce qui allait se produire : « L'Italie ne peut plus rester davantage hors du conflit ». Nouvelle palinodie, une année après, l'aversion de Grandi pour la guerre et les nazis devenait presque déclarée. Il prenait la direction du mouvement en faveur de la paix et un de ses premiers partisans devait être Ettore Muti, secrétaire général du parti jusqu'à l'invasion de la Grèce.

« IMAGES » A P.T. 3

Les difficultés de ravitaillement dans les circonstances actuelles ainsi que la hausse constante des prix nous obligent à porter, à partir de samedi prochain, le prix de vente d'« Images » à 3 piastres.

Les quotidiens et les hebdomadaires d'Egypte de langue arabe viennent du reste de prendre une mesure similaire pour les mêmes motifs.



MESSINE, POINT STRATÉGIQUE DE PREMIÈRE IMPORTANCE

Messine, de par sa proximité avec la pointe de la botte italienne, peut recevoir du continent ravitaillements et renforts. La distance qui la sépare de Reggio ne dépasse pas quelques milles. D'autre part, une route navale relie Messine à Naples, une des principales bases navales de la flotte italienne. Messine elle-même est considérée comme un des meilleurs ports européens, malgré le danger que présente autour d'elle le voisinage volcanique. En 1908, à la suite d'une éruption, la ville fut complètement détruite et près de 80.000 habitants y trouvèrent la mort. Les aviations alliées s'acharnent d'une façon particulière sur ce port.



LADY KILLEARN ET SA FILLE

Tableau touchant que celui d'une mère et son enfant. Voici Lady Killearn, femme de l'ambassadeur de Grande-Bretagne en Egypte, tenant dans ses bras la délicieuse fillette à qui elle vient de donner le jour.

Derniers

PARTISANS DU FASCISME

« Le régime fasciste pouvait-il finir autrement ? » déclara un diplomate étranger en commentant les derniers événements. « Une *véritable bande d'assassins* n'avait-elle pas été placée récemment à sa tête ? »

C'est, entre autres, de Carlo Scorza, le dernier secrétaire général du parti fasciste, que cette personnalité voulait parler. Scorza, dont la nomination (en remplacement d'Aldo Vidussoni, considéré comme modéré par Mussolini) coïncida avec les derniers efforts du fascisme pour se maintenir au pouvoir, est une des plus sinistres figures du fascisme italien. Spécialiste des expéditions punitives, Scorza n'était au début qu'un petit chef local de la province de Rucca.

Il fut l'organisateur de l'association de la jeunesse « avant-gardiste », mais ne fit guère parler de lui avant 1930. Une grande crise avait éclaté entre l'Eglise catholique et le fascisme au sujet de l'éducation des enfants que les fascistes voulaient soustraire à toute influence religieuse. Scorza organisa avec ses avant-gardistes des actes de violence contre les prêtres, les cercles catholiques, les patronages, les journaux religieux. Une nuit, il se mit à la tête de sa bande de spadassins et fit assassiner froidement le philosophe à tendances libérales Giovanni Amendola. Ce meurtre fut accompli près de Montecatini et souleva une émotion générale.

Le pape Pie XI, indigné, demanda le renvoi de Scorza. Celui-ci fut donc relégué au second rang. Quand les choses commencèrent à se gâter en Italie au début de 1943, Mussolini, qui essayait de consolider son régime, fit appel à lui.

Dans un effort désespéré pour redresser la situation, Mussolini ne s'arrêta pas là. Il limogea tous les vice-secrétaires du parti fasciste et les remplaça par des hommes du genre de Scorza. Le chef de la police lui-même, Carmine Senise, fut remplacé par un homme du genre de Himmler : Renzo Chierici, âgé de 48 ans.

Des membres autrefois très influents au sein du parti furent arrêtés, tels que Giovanni Vaselli, Giuseppe Capolini, Mario Giovanni, Fabri et Marsiolo. Ils cédèrent la place à quelques fanatiques tels que Tullio Cianetti qui fut nommé ministre des Corporations au lieu de Bottai, limogé, et Giuseppe Bastianini, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères.

Le comte Giuseppe Volpi da Misurata, dont l'immense fortune et les grandes industries soutenaient depuis longtemps l'effort de guerre de l'Italie, fut destitué du poste de président de la Fédération des Industriels fascistes.

Ce sont ces hommes qui soutinrent les derniers jours du régime fasciste.

Police nazie

POUR LA DÉFENSE CIVILE

L'aviation alliée a effectué cette semaine sur Hambourg le plus grand raid aérien de la guerre. 2.300 tonnes de bombes ont été déversées en l'espace de 50 minutes sur les installations du grand port allemand.

Malgré les allégations formulées par la presse et la radio allemandes, d'après lesquelles les raids de la R.A.F. n'ont « fait que raffermir le moral de la population » et n'ont causé que des dégâts insignifiants aux industries de guerre nazies, les dispositions prises récemment au sein du Reich indiquent la gravité de la situation.

Himmler a en effet créé en Allemagne une « Luftschutz Polizei », police de la défense civile dont le commandement a été confié au colonel Schaub, le frère de l'aide de camp de Hitler, Johann Schaub.

La nouvelle brigade aura pour mission de contrôler le travail des organismes de la défense passive. Sa tâche réelle consistera, cependant, à surveiller le moral de la population civile au cours des raids aériens, à arrêter immédiatement les protestataires et à conduire les habitants des cités bombardées vers les grands « Sammel Lager » (camps d'abri) qui ont été construits à travers tout le territoire du Reich, loin des centres menacés.

Les membres de la nouvelle police ne porteront pas un uniforme spécial, mais jouiront de pouvoirs très étendus : ils devront, si les circonstances l'exigent, ne tenir aucun compte des ordres donnés par la police ordinaire ou les autorités civiles.

Tous les civils blessés au cours des raids recevront une décoration spéciale, la « Médaille des Blessés » que Hitler n'accordait jusqu'à présent qu'aux militaires atteints sur le front.

Pour donner plus de mérite à cette décoration, Gœring a ordonné que les noms et adresses des personnes qui « manifesteront des signes évidents de lâcheté ou se comporteront d'une manière peu digne et peu courageuse durant les raids » soient publiés dans les journaux locaux et affichés sur les murailles dans les centres urbains.

Mais, en dépit de toutes les promesses et de toutes les menaces, la population civile, dans toutes les grandes villes du Reich, a manifesté à maintes reprises son mécontentement à la suite de chaque raid exécuté par la R.A.F.

LES CHIFFRES NE MENTENT PAS

L'agonie du parti de Mussolini remonte déjà à plusieurs mois : le désastre subi par les troupes italiennes en Afrique du Nord a été le dernier coup de marteau dans le cercueil du fascisme.

A titre d'exemple, rapportons les statistiques publiées en mars dernier, par l'agence d'informations italienne Stefani, des relations aux membres inscrits au parti fasciste en Italie. Ces chiffres sont officiels et ont été fournis par le secrétaire général du parti Vidussonni (remplacé ensuite par Scorza).

« Les combattants fascistes », 2.653.907 (avant la défaite d'El Alamein 4.770.770) ; « G.I.L. » (l'Organisation de la Jeunesse fasciste) 3.720.770 (8.754.589) ; « Les femmes fascistes » 359.370 (1.027.409) ; « G.U.F. » (Groupe des étudiants universitaires fascistes) 60.990 (159.297) ; « O.N.D. » (Organisation de la Récréation nationale) 3.795.303 (4.612.294). Autres organisations fascistes : 1.776.941 (8.051.943). Au total : 12.867.281 (précédemment 27.376.301) d'une population de 45 millions d'habitants.

Des 2.653.907 membres que comprenait à cette date (en mars 1943) l'organisation des combattants fascistes, 1.387.092 se trouvaient sous les drapeaux, dont un très grand nombre de chefs fascistes.

Le contrôle

DE L'ADRIATIQUE

La mer Adriatique — l'« Amarissima » comme aimait à l'appeler Gabriel d'Annunzio — sera bientôt à l'ordre du jour. L'occupation de la Sicile laisse prévoir que des événements d'importance auront lieu, dans un proche avenir, sur ce grand bras de mer qui sépare la botte italienne des rives albanaises et yougoslaves (détroit d'Otrante : 75 kilomètres).

Le contrôle de la mer Adriatique a passé par trois phases principales depuis le début du conflit. En 1939, la conquête de l'Albanie par les armées de Mussolini avait donné à l'Italie un contrôle absolu sur cette mer. Ne pouvaient plus s'y aventurer que les navires munis pour ainsi dire d'un laissez-passer italien. La politique de non-belligérance professée par le Duce durant la première année des hostilités rendit presque impossible toute action navale alliée dans cette partie de la Méditerranée.

La seconde phase commença avec l'entrée en guerre de l'Italie et son agression contre la Grèce. Au mois d'avril 1941, une escadre de la flotte britannique, appuyée par quelques unités grecques, pénétra dans le détroit d'Otrante dans le but d'attaquer les navires de transport italiens et d'intercepter le ravitaillement des armées mussoliniennes bloquées dans les montagnes albanaises. Des croiseurs légers, des destroyers, des dragueurs de mines et quelques sous-marins s'infiltrèrent audacieusement jusqu'à hauteur du port de Dubrovnik, en Yougoslavie. Cette expédition risquée ne fut d'ailleurs plus renouvelée, car l'occupation allemande de la Grèce et de la Yougoslavie devait mettre, un mois plus tard, la côte dalmate tout entière sous le contrôle nazi et fermer définitivement aux navires de guerre alliés — sinon aux sous-marins — l'accès de l'Adriatique.

La troisième phase eut lieu après la conquête de la Tripolitaine et l'occupation par les Alliés de l'Afrique du Nord française. Tous les ports italiens de l'Adriatique — Bari, Otrante, Brindisi, Rimini et même Venise — se trouvèrent situés dans le rayon d'action des bombardiers anglo-américains. Les raids violents effectués peu après sur Bari et Brindisi tendaient à rendre inutilisables les ports italiens employés comme principales bases de ravitaillement pour les nombreuses troupes italiennes cantonnées en Grèce, Yougoslavie, etc., et à ruiner le trafic commercial de l'Italie avec les Balkans.

L'invasion de la Sicile laisse maintenant entrevoir d'autres perspectives. L'occupation de l'Italie méridionale mettrait les Alliés à portée des côtes albanaises et yougoslaves. Un débarquement en masse effectué sur ces côtes suffirait à mettre les Balkans en feu.

ESPIONNAGE...

Une vaste organisation d'espionnage fut découverte récemment en pleine Wilhelmstrasse, dont les ramifications s'étendaient à tous les autres ministères et même jusqu'au sacré Oberkommando der Wehrmacht.

134 personnes furent arrêtées dont 50 furent exécutées rapidement. Parmi ces dernières figuraient le baron Rudolf von Scheliga — ancien secrétaire de légation et ex-membre de l'ambassade allemande à Varsovie — ainsi qu'un haut fonctionnaire de la Wilhelmstrasse du nom de Harnack. Le ministre des Affaires Etrangères, von Ribbentrop, conduisait l'enquête et en rapportait les développements, au fur et à mesure, à Hitler.

LES DEUX LIGNES DE REPLI DE L'AXE

Les Allemands auraient demandé à Mussolini, avant son départ du pouvoir, de combattre jusqu'à ce qu'ils puissent installer une ligne de défense au sud de la Toscane ou même dans la vallée du Pô. Cette carte montre les deux lignes de repli qui auraient été proposées par Hitler. Les dernières dépêches signalent que des renforts allemands ont traversé en toute hâte le Brenner pour participer sur une plus grande échelle à la défense de la péninsule. Il paraît donc difficile que l'Italie ne devienne pas un champ de bataille, « dans toute sa longueur et dans toute sa largeur », comme l'a déclaré M. Churchill. Une occupation même partielle de la péninsule permettrait aux bombardiers anglo-américains de porter des coups décisifs à l'industrie de guerre allemande en Autriche, dans les Balkans, en Tchécoslovaquie, en France méridionale, en Allemagne du centre et du sud.

NOTRE COUVERTURE

LA FIN DU DICTATEUR

Cette photo représente un soldat britannique examinant des fusils capturés en Sicile avec les milliers des soldats italiens qui se sont rendus sans combattre. L'inscription, rédigée en un style lapidaire, proclame : « Le peuple italien a créé l'Empire avec son sang. Il le fécondera avec son travail. Il le défendra contre quiconque avec son armée. » Beaucoup de paroles, peu de réalisations...



La FIN du FASCISME était inévitable

C'est dans l'ordre des choses : des trois grands dictateurs de cette période sombre et malheureuse, mais combien mouvementée, le plus secoué a été le premier à perdre pied. Le tour des deux autres viendra, dans les mêmes circonstances, pour des raisons assez semblables : il n'est pas de dictateur qui puisse se maintenir au pouvoir en subissant défaite sur défaite. Pour les Nations Unies, la chute de Mussolini est une victoire — et la preuve qu'elles sont sur la bonne voie. Mussolini, puis Hitler, puis Tojo. Simple question de degré dans l'application des forces, simple question de temps.

UNE VICTIME DE HITLER

Sur les causes profondes de la sortie mélodramatique de Benito Mussolini, on a écrit et on écrira sans doute encore des pages et des pages. Les unes sautent aux yeux ; d'autres sont peut-être moins évidentes. Mussolini avait beaucoup d'ennemis dont tous n'étaient pas des ennemis avoués. La Maison de Savoie, l'armée et les milieux financiers et industriels avaient appuyé certaines entreprises fascistes toutes les fois que l'affaire pouvait être profitable à tous. Mais Mussolini restait le rival, l'homme que sa toute-puissance rendait dangereux et dont il fallait se débarrasser à la première occasion.

Certes, Mussolini était un dictateur, un personnage qui tenait tous les fils et était sans doute exactement renseigné sur ce qui se tramait. Mais les événements ont démontré que le Duce n'avait plus la situation tout à fait en mains. Faut-il s'étonner, dans ces conditions, que ses amis l'aient abandonné ? Faut-il s'étonner que Hitler n'ait pas fait le moindre geste pour empêcher que fût jeté par-dessus bord celui qui fut après tout son prédécesseur, son maître ès-fascisme avant d'être son collaborateur et son complice ? Il est certain que l'Allemagne a encore les moyens de contrôler — pour employer un euphémisme classique — l'opinion italienne et que quelques bataillons de la Wehrmacht, habilement secondés par la Gestapo, auraient pu maintenir l'Italie dans le chemin qu'elle suit depuis plus de vingt ans. **Hitler ne l'a pas voulu. Il a estimé que le jeu n'en valait pas la chandelle. C'est en ce sens que Mussolini est, lui aussi, une victime de Hitler.**

LES DERNIERS JOURS

Il n'est guère difficile d'imaginer ce qui s'est passé au Brenner il y a une dizaine de jours. Mussolini va, pour la treizième fois — comme quoi le chiffre 13 peut être fatidique — rencontrer son collègue et ami du IIIe Reich. Nous sommes loin des entrevues où Mussolini se redressait de toute sa taille et bombait torse et ventre pour en imposer à l'ex-caporal autrichien. Cette fois, il vient quémander un peu de secours. L'Italie, plaide-t-il, n'en peut plus ; elle a été saignée à blanc en Libye, en Abyssinie, en Tunisie ; sa flotte marchande a pratiquement disparu, sa flotte de guerre est réduite à l'impuissance, son peuple souffre autant de la famine que certaines victimes de l'Axe, puisque l'Italie n'a jamais hésité à envoyer à ses glorieux alliés teutons une belle proportion de ses récoltes ; ses industries sont paralysées puisque les fonctionnaires fascistes ont expédié outre-Brenner des milliers et des milliers d'ouvriers sans recevoir en échange les matières premières promises ; ses villes sont dévastées par la R.A.F. puisque la Luftwaffe a trop à faire pour défendre la Ruhr ; enfin et surtout, le territoire national, la Sicile, est envahie aux acclamations des Siciliens et de l'armée italienne, et la péninsule est menacée et indéfendable puisqu'une trentaine de divisions, parmi les plus sûres, ont été envoyées dans les Balkans, en Italie, en Grèce, en Yougoslavie, en France, jouer aux conquérants...

Hitler écoutait, impassible. Et pendant que le Duce dévidait l'écheveau de ses malheurs, un message urgent lui était remis : « Rome est en train d'être impitoyablement bombardée par des centaines d'avions américains. » C'en était trop. **Il fallait que l'Allemagne songeât à défendre l'Italie non pas comme un avant-poste de la « Festung Europa », mais comme si elle en était un des bastions essentiels.** Il fallait, faute de voir disparaître le fascisme et priver le Reich de sa principale alliée européenne, soutenir par l'envoi de forces armées, en nombre suffisant, la résistance croulante des armées du roi-empereur.

Le Führer opposa évidemment une fin de non recevoir à ces demandes. Sans doute, en d'autres circonstances, eut-il été très heureux de venir en aide à quelqu'un à qui il devait tant, mais l'Allemagne, elle-même, ne sait plus où donner de la tête. Il faut être réaliste. Si l'Italie consentait à sacrifier pour le moment les quatre-cinquièmes de son territoire, Rome y compris, peut-être y aurait-il moyen d'organiser une résistance en Lombardie et dans le Piémont... Et plus tard, avec l'aide de Wotan, peut-être l'invincible Wehrmacht réussirait-elle à reconquérir la péninsule au bénéfice du fascisme éternel.

Or, cela, Mussolini avait de la peine à le croire. Il ne lui restait qu'une chose à faire : se démettre. Et, après avoir résolument lancé l'Italie sur la pente, prendre la porte en laissant à d'autres le soin d'arrêter le pays dans sa course vers l'abîme.

LES SYMPTOMES DE LA FIN

On ne peut pas dire que Mussolini n'avait pas senti le vent venir : l'histoire des derniers mois du fascisme n'est pas autre chose qu'une série de luttes intérieures, d'intrigues, de limogeages. Mais il était trop tard pour opérer : le cancer était trop profondément ancré au cœur du régime ; aucune intervention chirurgicale ne pouvait désormais arrêter la progression du mal, éviter la fin inéluctable.

L'Italie savait que, dans l'aventure où l'avait entraînée son dictateur, elle n'avait rien à gagner et tout à perdre — tout, c'est-à-dire son territoire national puisqu'elle avait déjà perdu tout le reste. L'Allemagne, par ailleurs, traitait ses alliés avec la même rigueur qu'un peuple conquis et, pis encore, ne manquait jamais une occasion de blesser la fierté italienne — celle des officiers de l'armée, comme celle des industriels ou des gens du commun.

« Qui est responsable de tous nos malheurs ? se demandaient les Italiens. Les Anglais, les Français, les Serbes, les Abyssins, les Libyens ? » C'était peut-être ce que voulaient faire croire Ansaldo et Farinacci. Mais Ansaldo et Farinacci trouvaient moins de crédit parmi les Italiens intelligents — et on ne saurait nier qu'ils sont la majorité — que Winston Churchill : « Un homme et un homme seul est responsable : Mussolini... »

Au sein du Fascio n'étaient pas rares ceux qui se rendaient compte de l'évolution. Les rats commencèrent à abandonner le navire. Mussolini trouva que ses collaborateurs n'étaient pas assez énergiques. Il les changea. Ciano, devenu subitement tempéré, fut envoyé au Vatican. Chez Hitler, il eut été fusillé. Au secrétariat du parti, les titulaires se succédèrent à vive cadence. Mais Carlo Scorza, dernier en date, ne réussit pas plus que les autres à éliminer le marché noir, à faire taire les mécontents, à supprimer la corruption et la prévarication qui étaient la règle dans la bureaucratie. Il ne réussit pas non plus à arrêter la marche en avant des armées alliées ni à intercepter les bombardiers anglo-américains. Le fascisme, pour reprendre l'expression frappante d'un journaliste londonien, avait perdu son emprise sur l'Italie ; Mussolini avait perdu son emprise sur le fascisme.

A la question posée par le président Roosevelt et M. Churchill : « Voulez-vous vivre et mourir pour Mussolini et Hitler ou bien vivre pour l'Italie et la civilisation ? », les Italiens — et en particulier les Siciliens et l'armée de Sicile — ont répondu avec une unanimité et un enthousiasme qui ont dû faire au Duce l'effet d'un coup de poignard dans le dos.

« MOURIR POUR HITLER »

Les chefs alliés spéculaient juste en touchant la corde sensible des Italiens : leur haine pour les Allemands et pour le fascisme auquel est dû le rapprochement avec l'Allemagne. « Haine » d'ailleurs, comme on a eu

plus d'une fois l'occasion de s'en rendre compte, n'est pas le mot propre. C'est « horreur » qu'il faudrait dire, horreur des « Tedeschi » qui, sur le champ de bataille, s'emparent des camions italiens et laissent les divisions du Duce tomber, impuissantes, entre les mains de l'ennemi, horreur de la Gestapo à côté de laquelle l'OVRA paraît bien pâle, horreur des soi-disant alliés qui, après avoir tout pris, n'ont pas apporté leur part au fonds commun de l'association.

La méfiance des uns pour les autres devait fatalement approfondir le fossé qui les séparait au fur et à mesure que l'Axe subissait des revers. Au surplus, en dehors des zones d'opérations, les Italiens étaient en contact constant avec les troupes d'occupation — comment les appeler autrement ? — germaniques, et ces contacts étaient pour le moins glaciaux. Les 250.000 soldats et aviateurs de Hitler se conduisaient d'ailleurs exactement comme en pays conquis. Ce n'est qu'après de vives discussions, et avec une répugnance non dissimulée, que le commandement allemand donna l'ordre aux hommes de la Wehrmacht de saluer les officiers italiens, alors que, dès le début, la réciproque était de règle. Tous les jours, des bagarres éclataient, à tel point qu'il était devenu nécessaire à chaque « allié » d'éviter l'autre. Les Italiens en particulier s'efforcèrent de rencontrer le moins d'Allemands possible. Dans ce but, ils renoncèrent à se rendre aux meilleurs restaurants, dans les meilleurs magasins et se résignèrent à occuper les places les moins chères dans les théâtres et les cinémas.

L'administration allemande en Italie avait une ampleur et une puissance plus qu'évidentes. L'ambassade hitlérienne était placée à la tête de quatre départements dont chacun contrôlait une partie essentielle de la vie du pays — des ministères en somme. A Rome, près de la Piazza del Popolo, une des plus célèbres casernes de la ville est occupée par un régiment allemand ; les personnes qui désirent visiter le Palais de Venise doivent obtenir au préalable un permis allemand, après avoir subi un examen minutieux de la part de la Gestapo ; le maréchal Kesselring, délégué par Gœring, commande l'aviation axiste au-dessus du « Mare Nostrum » et de l'Italie même (on a vu avec quelle efficacité !) Des fonctionnaires de la Gestapo — il y en aurait cent mille environ — sont installés dans toutes les administrations officielles, à Rome et dans les provinces. Ils contrôlent les transports, les communications, les ravitaillements, l'industrie, l'armée, la marine et l'aviation. Ils contrôlent la presse et tout ce qui, de près ou de loin, est en rapport avec l'effort de guerre du pays. A ce compte, la France ou le Danemark jouissent d'une indépendance beaucoup plus grande que l'Italie.

UNE ERREUR DE LA GESTAPO

Dans un seul domaine, cependant, la Gestapo ne réussit pas à atteindre son but : elle s'avéra incapable de faire disparaître la corruption qui existait du haut au bas de l'échelle, dans toute la hiérarchie du parti fasciste.

C'est sur ses ordres qu'eurent lieu les fameuses « purges », dont la plus grande, celle de mai 1942, entraîna la radiation de 66.000 membres du parti. **Des 66.000 victimes, très peu étaient des fonctionnaires occupant des positions haut placées** : les autorités ne se souciaient guère de mettre au grand jour les scandales grâce auxquels les chefs pouvaient vivre confortablement, sinon grassement, alors que les gens du commun devaient serrer la ceinture. Ceux qui payèrent les pots cassés, dans cette tentative de calmer un peu l'opinion publique, ce furent les petites gens : un secrétaire local du parti ici, un fonctionnaire subalterne là, un chef de l'organisation de la jeunesse dans un village ailleurs, etc. Les délits qui justifiaient généralement leur exclusion du parti étaient des plus divers. A certains, on reprochait d'avoir gardé pour eux les rations destinées aux enfants des écoles ; à d'autres, d'avoir stocké des vivres, ou de ne pas écouter assez régulièrement les bulletins d'information et de propagande de la radio italienne, ou encore d'avoir désobéi au Duce en n'ayant pas procréé suffisamment d'enfants depuis leur mariage...

La purge fut complètement inopérante quand il s'agit de l'armée. Mussolini — ou la Gestapo — voulait passer le balai partout et son but n'était pas toujours de supprimer l'esprit vénal des fonctionnaires. Il avait bon nombre d'ennemis dans les forces armées et l'occasion était belle pour lui de s'en débarrasser sous un prétexte quelconque. Cette fois, il se heurta à une résistance qu'il ne put surmonter. Voici un exemple typique : le colonel Granuzzi, aide de camp du prince héritier Humbert, avait été arrêté par l'OVRA (la police secrète) sous l'inculpation de haute trahison et il devait être passé par les armes. Devant la pression du prince et d'une partie importante de l'opinion publique, le colonel dut être relâché. Il était évident que les agissements du colonel Granuzzi n'étaient pas tenus par tout le monde comme une « trahison », au sens fasciste du mot.

Il est intéressant de remarquer, d'autre part, que l'impopularité évidente du fascisme ne s'est jamais reflétée dans le nombre d'adhérents officiels au parti, puisque le fait d'adhérer à l'une des organisations mussoliniennes conférait des avantages intéressants d'ordre pratique et matériel. Quant à la sincérité des inscrits au « Fascio » ou au « Dopolavoro », c'est là une question qu'il est inutile d'approfondir.

DÉRÈGLEMENT DE L'ÉCONOMIE

Le fait principal qui montre à quel point la machine gouvernementale fasciste était déréglée est que l'Italie souffre d'une disette de vivres, alors que le pays doit normalement suffire à ses besoins. **Si le système de rationnement italien est le plus mal organisé d'Europe, si les rations italiennes sont parmi les plus pauvres des pays en guerre, la faute en est uniquement à une mauvaise administration de la part du gouvernement et à la méfiance provoquée par contre-coup chez les fermiers et les paysans.** Le marché noir, qui existe partout dans le monde, est particulièrement florissant en Italie.

Une comparaison des rations hebdomadaires de différents produits alimentaires en Italie et en Allemagne est éminemment révélatrice. La voici :

	ITALIE grammes	ALLEMAGNE grammes
Pain	1.000	2.150
Viande	100	350
Sucre	125	200
Matières grasses	100	200
Pommes de terre	950	4.250

D'autre part, l'Allemand peut être à peu près sûr d'obtenir sa ration — ce qui n'est pas le cas pour l'Italie — plus quelques autres produits locaux suivant les circonstances, comme le lait, le poisson, des légumes et des fruits. Le riz, le macaroni et le café ne se trouvent plus en Italie qu'au marché noir et à des prix abordables seulement pour les gens d'une certaine aisance.

Un autre chiffre montrera à quel point l'économie italienne est mal dirigée : avant la guerre, l'Italie consommait huit millions de tonnes de blé, dont un demi-million seulement devait être importé. Or, actuellement, les Italiens doivent se contenter d'à peine un kilo de pain par semaine. Où allait donc le blé du pays ? Il n'était pas difficile de répondre à la question...

L'INDUSTRIE ITALIENNE

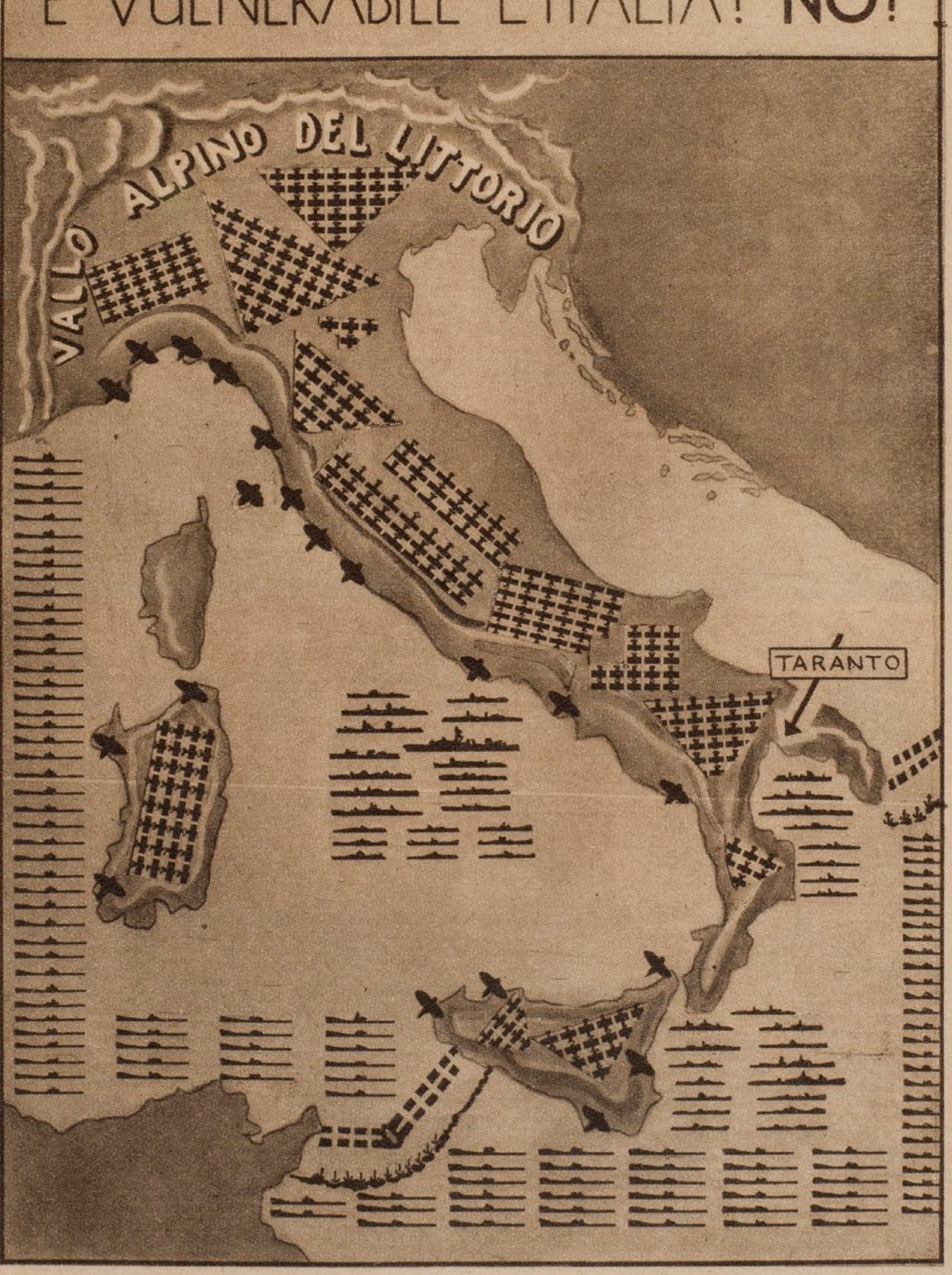
Sur le plan industriel, l'Italie a été traitée par l'Allemagne exactement comme les pays conquis. Depuis longtemps, l'industrie fasciste dépend des fournitures allemandes de houille et de matières premières, mais les grands trusts dirigés par Gœring, par les magnats de la Ruhr et le gigantesque cartel des colorants ont accru leur emprise en acquérant soit la majorité des actions des usines italiennes, soit en les reléguant au rôle de fabricants de pièces détachées. C'est ainsi que les célèbres usines Ansaldo, Montecatini, Brescia, Caproni, Breda, Pirelli, etc., ne sont plus que des succursales des grandes firmes germaniques. Dans certains cas, des usines entières ont été transférées en Allemagne : machines, ingénieurs, contremaîtres et ouvriers. L'Italie ne pouvait protester : il s'agissait d'augmenter l'effort de guerre de l'Axe par une distribution plus rationnelle des moyens de production. Mussolini n'avait qu'à s'incliner. Il n'avait qu'à s'incliner aussi lorsque Hitler fit envoyer en Allemagne 300.000 ouvriers, dont 100.000 ouvriers métallurgistes et 25.000 mineurs.

Eh bien, malgré tout cela, l'industrie italienne, alimentée, dans la mesure du possible, par le charbon de la Ruhr, jouait convenablement son rôle. Fiat, Lancia, Savoia Marchetti, Isotta Fraschini, et quelques autres maisons plus ou moins épargnées continuaient à fabriquer des camions, des avions, des moteurs, du matériel électrique, des instruments de précision. **Jusqu'au moment où la R.A.F. s'en mêla.**

L'industrie italienne est concentrée dans le triangle Milan-Turin-Gênes à peu près comme l'industrie allemande est concentrée dans le bassin de la Ruhr. Elle avait au surplus quelques côtés vulnérables qui devaient particulièrement faciliter la tâche de l'aviation britannique. Les bombardements de la R.A.F. ont donc fait des ravages, à relativement peu de frais. En démolissant le bloc des usines Fiat, par exemple, les bombes anglaises ont porté, en une nuit, un coup terrible à la capacité de production de l'Axe. En démolissant ensuite les centrales électriques qui distribuent la houille blanche au triangle industriel de l'Italie septentrionale, et fournissent le courant à une grande partie du réseau ferroviaire, ce coup fut multiplié.

A ce train, il ne fallut pas longtemps pour priver les Italiens du peu d'esprit combatif qu'il pouvait leur rester et leur rendre apparent que toute résistance était en définitive inutile.





L'ITALIE EST-ELLE VULNÉRABLE ? NON !

C'est ainsi que s'exprimait le département de la propagande italienne en 1940. Le détroit de Sicile est fermé aux forces ennemies. Les mers entourant Pantellaria et Lampeduse ont été entièrement minées. Le territoire italien est couvert d'aérodromes. La base navale de Tarente est entourée de « défenses impénétrables » et les forces navales italiennes protègent le territoire de la métropole de tous côtés. En fait, l'Italie n'était pas de force à faire la guerre et la propagande creuse du régime fasciste a été démasquée par les événements.

LA GUERRE A CONTRE-CŒUR

Il est un fait qu'il faut souligner : l'armée et la flotte italiennes étaient en mesure, vu leurs dimensions et leur armement, de peser dans les événements d'un poids beaucoup plus grand que ce ne fut le cas. Il n'en a pas été ainsi parce que les Italiens n'ont pas voulu se battre à fond ; ils n'avaient pas, contrairement aux Alliés, des buts de guerre élevés, des idéaux qui valaient la peine qu'on les défendît. Agrandir l'« Impero » ? Recréer la grandeur de la Rome antique ? Pourquoi cette vaine gloriole puisque, dans les villages, les « contadini » n'avaient pas de quoi se payer une paire de chaussures et devaient se contenter de rations de famine ? Le fascisme, qui avait lamentablement échoué en Italie, pouvait-il réussir en dehors ? Le bon sens ne perdait jamais ses droits et restait, en Italie comme ailleurs, la chose du monde la mieux partagée.

Dans un de ses discours les plus célèbres, Mussolini s'était vanté de disposer d'une armée de huit millions de baïonnettes. Plus tard, il déclara être à même de lever neuf millions d'hommes, dont quatre pouvaient être mis en campagne. Les effectifs véritables de l'armée italienne peuvent se placer entre ces deux chiffres. Il est douteux, en effet, que l'Italie ait pu entretenir une armée moderne équivalant aux 15 ou 20 % de sa population, d'autant plus que la main-d'œuvre féminine a été relativement peu employée dans l'industrie italienne. Mais en supposant que Mussolini ait pu mobiliser, au grand maximum, une armée de six millions d'hommes, cette armée a déjà subi des pertes très lourdes. Rien qu'en Afrique, un million d'hommes ont été sacrifiés. D'autre part, elle manque de bons chefs depuis qu'une centaine de généraux supérieurs ont été tués ou faits prisonniers et que de nombreux autres ont été limogés. Il est vrai que les Allemands ont toujours été disposés à fournir des chefs aux troupes italiennes, mais cela ne suffisait pas à faire des bataillons italiens des unités aussi bien organisées et aussi disciplinées que les unités allemandes ellesmêmes.

Quant à la flotte italienne, les erreurs qu'elle a faites au commencement de la guerre — Tarente et Matapan — lui ont été fatales et, vu l'état de l'industrie italienne, elle n'a pu remplacer ses pertes. La flotte italienne, d'autre part, bien que puissante sur le papier — elle compte notamment sept cuirassés — souffre de deux grandes faiblesses : d'abord, elle n'a aucun porte-avions, en sorte que si elle prend le large, elle est presque certaine d'être repérée longtemps avant de savoir où se trouve l'ennemi ; ensuite, elle a perdu un tel nombre de ses petites unités, de ses contre-torpilleurs surtout, qu'il lui est difficile de constituer des escadres convenablement équilibrées. En outre, depuis l'invasion de la Sicile, les effectifs navals italiens sont coupés en deux et leur valeur se trouve réduite d'autant.

Dans les airs, les Italiens sont tout à fait absents. Ce n'est pas entièrement de leur faute. Au début de la guerre, ils avaient de bons avions et de bons pilotes. Les changements exigés par l'industrie allemande ont abouti à une élimination totale de la Reggia Aeronautica au profit de la Luftwaffe, si bien que l'on n'entend plus jamais parler aujourd'hui des Caproni, des Fiat ou des Savoia dont il était question en 1940 et 1941. Les aviateurs italiens, pour être juste, reçoivent maintenant des appareils allemands, mais est-il besoin de le signaler que ce ne sont jamais les meilleurs ?

UNE PAIX HONORABLE...

Ainsi, l'Italie vient de se débarrasser de l'homme qui l'a entraînée dans la plus désastreuse des guerres. Est-il osé d'en déduire qu'elle n'a plus qu'un désir : rechercher une paix honorable ? Il est vrai que le pays est lié aux Allemands par un traité solennel, que 250.000 Allemands sont cantonnés dans la péninsule. Mais il est douteux que Hitler veuille défendre coûte que coûte toute l'Italie malgré elle. Il est donc vraisemblable, dans ces circonstances, qu'à Rome comme à Berlin, on s'efforce de trouver un compromis satisfaisant pour la sécurité des uns et des autres.

Quoi qu'il en soit, Hitler ne se fait plus d'illusions et il n'est pas impossible que, sur les instances de ses conseillers les plus réalistes, il consente à faire la part du feu. Si les informations sur l'expédition d'ouvriers de l'organisation Todt au Brenner, où un « mur méridional » est en voie de construction, sont exactes, elles ne font que confirmer la tournure que prendront les événements.

SAVIEZ-VOUS QUE MUSSOLINI...

● ...Porte un nom d'origine irakienne ? Margherita Sarfati a écrit : « Il existe encore à Bologne une rue des Mussolini ; et il existait jadis une place et une tour du même nom. Ce nom, à coup sûr, dérivé des marchands qui vendaient les fins tissus importés de Mossoul en Asie, a aussi laissé des traces à Venise... »

● ...A fait de la prison onze fois. La première fois, ce fut en Suisse. Le matin du 24 juillet 1902, il fut incarcéré pendant 24 heures pour vagabondage (voir le procès-verbal ci-dessous). La propagande révolutionnaire acharnée à laquelle il se livrait fut la cause de son expulsion de Suisse. En route vers la frontière, il passa la nuit en prison avec « un vieil Allemand pouilleux ».

En 1911, il fut arrêté pour avoir commis et fait commettre les délits suivants :

1° Résistance à la force publique, aggravée de coups et blessures aux agents de l'autorité.

2° Violence contre les réservistes appelés sous les drapeaux, aggravée de coups et blessures aux agents de l'autorité.

3° Violences exercées contre des maisons de commerce et des établissements industriels pour en déterminer la fermeture, et l'interruption du travail qui en a été la conséquence.

4° Violences exercées contre la ligne et les voitures de tramways de la Romagne.

5° Dégâts aux lignes téléphoniques.

6° Dommages causés au télégraphe de l'Etat, par le renversement des poteaux, la rupture et le déplacement des fils.

7° Violence contre une locomotive pour en arrêter la manœuvre.

8° Renversement d'un poteau télégraphique sur les voies du chemin de fer, au risque de provoquer un désastre par le déraillement de l'express.

Il fut condamné à 5 mois de prison.

● ...Est très superstitieux. Ayant appris le décès mystérieux de Lord Carnarvon qui trouva la mort quelques semaines après avoir découvert la tombe de Tut-Ank-Ammon, il fit transférer, à trois heures du matin, une momie pharaonique dont on lui avait fait cadeau quelque temps auparavant et qu'il conservait précieusement dans sa villa Torlonia.

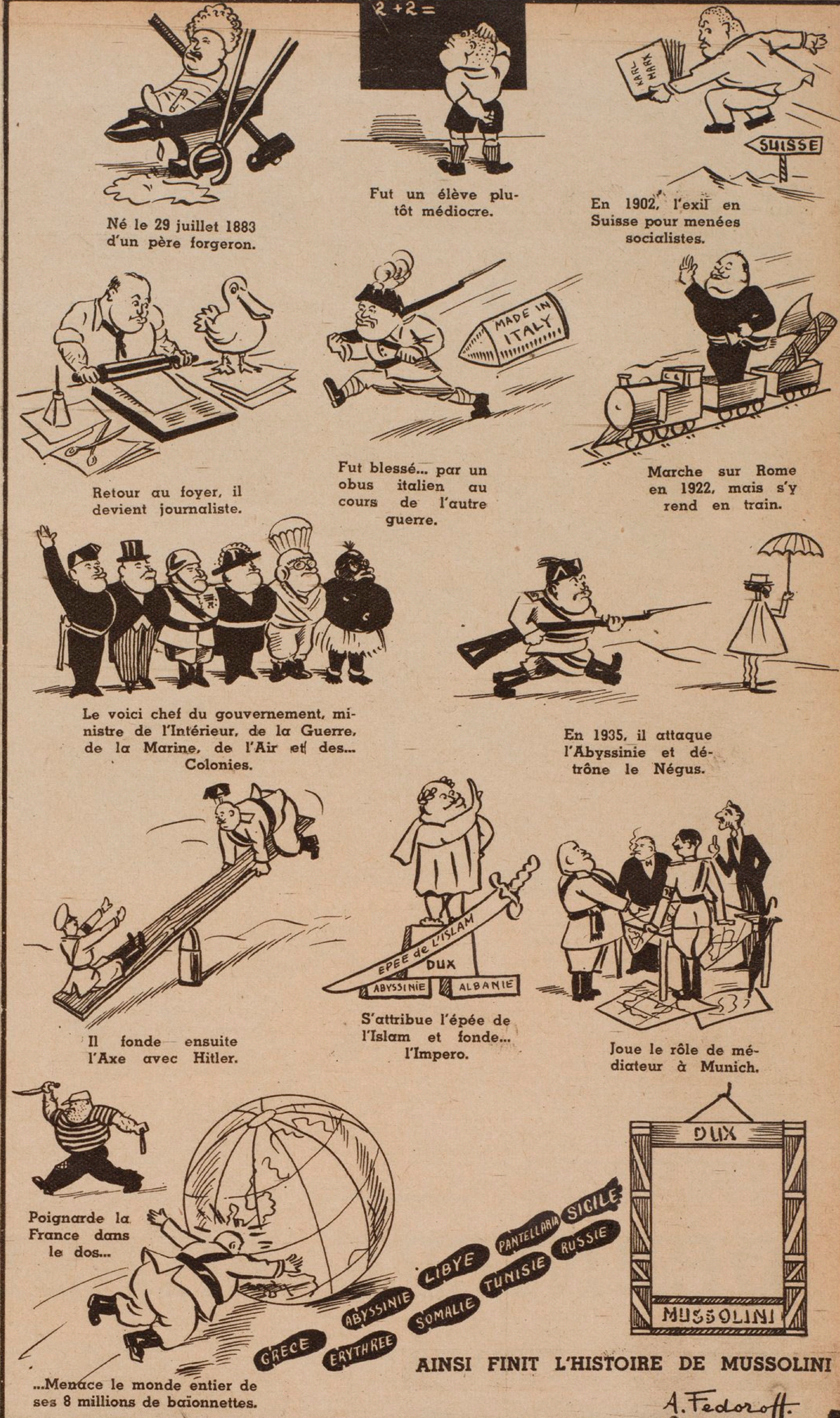
● ...A jadis rêvé de se faire un nom dans la littérature. On se souvient qu'il écrivit l'introduction d'une nouvelle édition du « Prince » de Machiavel. Il conçut également le scénario des « Cent jours » (en italien « Campo di Maggio ») qu'il confia ensuite à l'écrivain Giovacchino Forzano. Mais au début de sa carrière de journaliste, il prépara les plans de plusieurs pièces, romans et nouvelles qu'il n'eut pas le temps d'écrire.

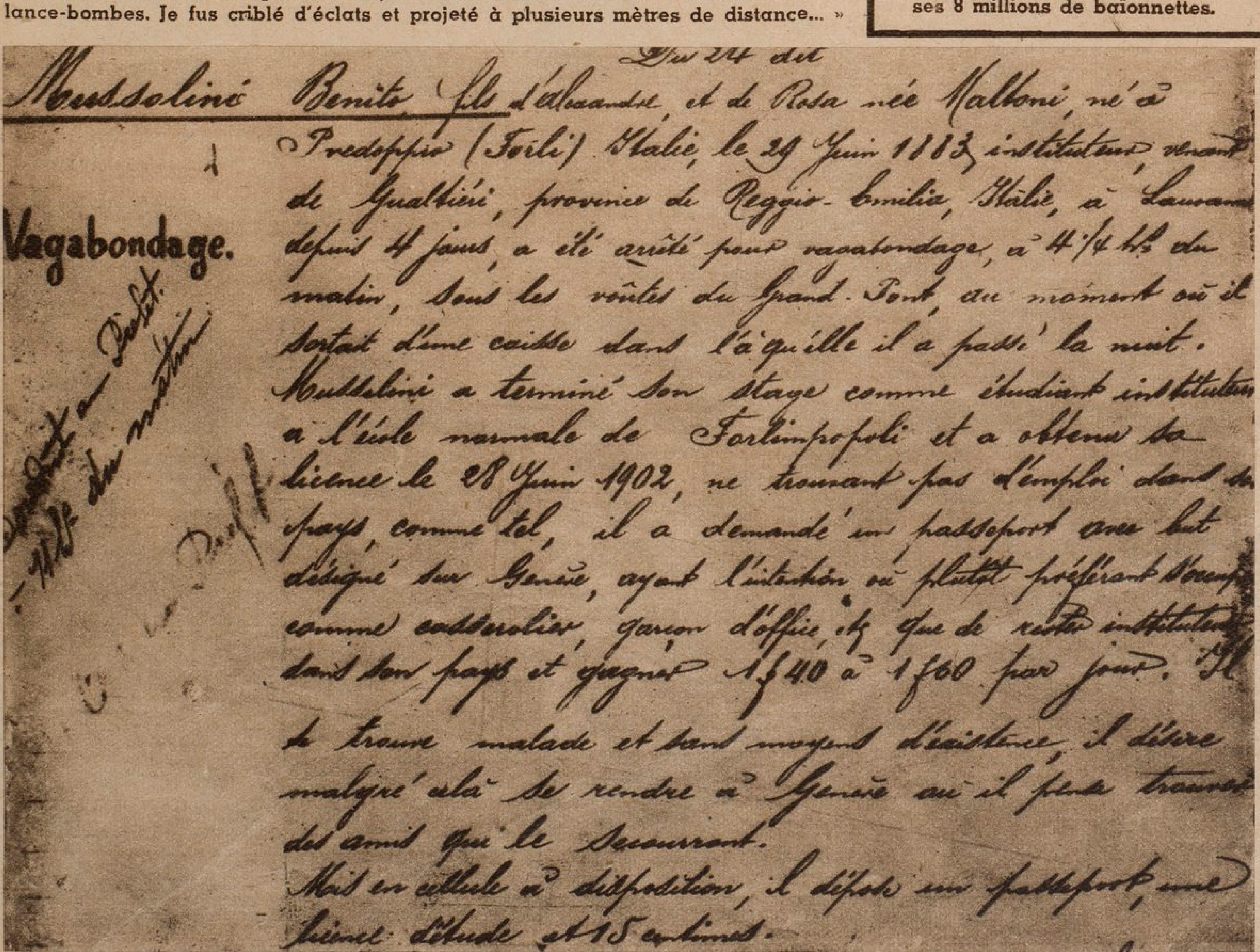
« ...On n'a jamais su jusqu'où il avait poussé, noir sur blanc, la préparation de ses drames, écrit Margherita Sarfati. Jamais je n'en ai vu une ligne. Mais il les racontait scène par scène, avec les principales répliques, tout un dialogue. « La lampe sans lumière », disait la tragique destinée d'un enfant auquel son père n'avait pas voulu donner la vie parce qu'il avait déjà un autre enfant d'une autre union, clandestine, et qu'il se savait malade. L'instinct maternel de la femme l'ayant emporté, l'enfant a pu naître, mais aveugle ; trois âmes dévorées de remords et de passion se heurtent. Mussolini n'était pas précisément un auteur gai. « Messieurs, on commence » était un drame des bas-fonds ; la jalousie et peut-être un amour incestueux contraignent un jeune musicien ambulant à refuser la jeune fille qui l'accompagne, et qui est peut-être sa fille, à l'honnête garçon qui la demande. Et le vieillard, à la fin, étrangle la malheureuse. Deux autres drames n'étaient pas moins sombres. Dans « Vocation », une jeune religieuse, agenouillée la nuit de Noël devant l'Enfant, se rappelle le petit être conçu dans la honte et qu'elle a abandonné. Dans « Les Tranquilles », la victime était un violoniste fou, jouant pour faire danser les fous, de plus en plus vite, cassant ses cordes jusqu'à la dernière. Devenu furieux, l'un des danseurs lui serre le cou à mort... En outre, Mussolini était romancier. « Les porteurs de feu » devait faire un roman passionnel, tandis que « La guerre des moteurs » mettait en œuvre, sans le moindre soupçon d'intrigue amoureuse, la rivalité de deux grandes firmes : les volontés et les intelligences aux prises pour la suprématie industrielle. »

● ...Au moment de la fameuse marche sur Rome, il se trouvait à Milan, attendant anxieusement le résultat de l'aventure. A la moindre alerte, il devait traverser la frontière. Les 5 « colonnes » conduites par Gustavo Fara, Emilio de Bono, Gondolfo, Cecherini et Zambini se mirent en marche le 28 octobre. Mussolini, convoqué par dépêche par le roi, n'arriva à Rome que le 30 octobre... par l'express.

● ...Fut blessé, durant l'autre guerre, par un obus... italien ! Il le raconte lui-même dans son « Journal de Guerre » :

« Dans l'après-midi du 23 février 1917, vers une heure, nous exécutions, à la côte 144, des tirs de réglage avec un lance-bombes de tranchée. Autour de moi, il y avait une vingtaine d'hommes, y compris quelques officiers. L'escouade se composait des soldats les plus braves de la compagnie. Aucun incident ne s'était produit jusqu'au tir de l'avant-dernier projectile. Ce dernier, au contraire — et nous en avions « expédié » déjà deux caisses entières — éclata dans le lance-bombes. Je fus criblé d'éclats et projeté à plusieurs mètres de distance... »





Du 24 dit

Vagabondage.

Mussolini Benito fils d'Alexandre et de Rosa née Maltoni, né à Predoppio (Forli) Italie, le 29 Juin 1883, instituteur, venant de Gualtieri, province de Reggio-Emilia, Italie, à Lausanne depuis 4 jours, a été arrêté pour vagabondage, à 4 1/4 h. du matin, sous les voûtes du Grand-Pont, au moment où il sortait d'une caisse dans laquelle il a passé la nuit. Mussolini a terminé son stage comme étudiant instituteur à l'école normale de Forlimpopoli et a obtenu sa licence le 28 Juin 1902, ne trouvant pas d'emploi dans son pays, comme tel, il a demandé un passeport avec but désigné sur Genève, ayant l'intention ou plutôt préférant s'occuper comme casserolier, garçon d'office etc que de rester instituteur dans son pays et gagner 1 f 40 à 1 f 60 par jour. Il se trouve malade et sans moyens d'existence, il désire malgré cela se rendre à Genève où il pense trouver des amis qui le secourront.

Mis en cellule à disposition, il dépose un passeport, une licence d'étude et 15 centimes.

Fac-similé du procès-verbal de l'arrestation de Mussolini pour vagabondage, le 24 juillet 1902, en Suisse.

MUSSOLINI A DIT...

Dans son « Mussolini, l'homme et le chef » qui peut être considéré comme la biographie officielle de l'ex-Duce — puisqu'il le préfaça lui-même — Margherita Sarfati rapporte cette conversation :

« A la veille des élections de 1919, il m'annonça un jour, résolument, qu'il avait décidé de ne pas poser sa candidature. Il m'énuméra les motifs de sa détermination, et j'essayai inutilement de protester. Je rentrai chez moi de mauvaise humeur, cherchant vainement à me persuader que le directeur du « Popolo d'Italia » devait avoir raison.

« Le lendemain, du même ton résolu qui n'admet pas de réplique, il me déclara que son nom devait figurer en tête de liste à Milan.

« — Comment ? m'écriai-je, déroutée, vous m'aviez dit hier...

« Il se redressa :

« — Madame, hier et aujourd'hui sont deux jours différents... »

●

Le même ouvrage rapporte également cette déclaration de Mussolini :

« Ma mère et ma grand'mère étaient croyantes et je les accompagnais à l'église ; mais je ne pouvais y demeurer longtemps, surtout dans les grandes cérémonies ; la flamme rose des cierges, l'odeur pénétrante de l'encens, l'éclat des vêtements sacrés, la voix traînante des fidèles et le chant de l'orgue me troublaient profondément. »

Ce qui ne l'a pas empêché plus tard de déclarer publiquement (La vie âpre et aventureuse de Mussolini en Suisse, *par M. Bezençon*) :

— L'existence de Dieu est anti-scientifique, et la religion est un des effets de l'ignorance humaine.

●

En 1934, il disait à Raymond Recouly (L'Italie Fasciste) :

« L'Italie ne veut à aucun prix, sous aucun prétexte, de l'*Anschluss*. Elle l'a déclaré nettement à Berlin, où les dirigeants, qui ne sont pas très contents, savent à quoi s'en tenir à cet égard.

« Les raisons qui ont poussé l'Italie à prendre une attitude aussi nette, dût-elle déplaire grandement à l'Allemagne, sont très faciles à comprendre. Elle ne veut pas que l'Allemagne, qui a déjà 66 millions d'habitants, en annexe d'un seul coup 5 à 6 millions de plus. Beaucoup plus grave encore que cet accroissement de sa population serait la mainmise par elle sur des positions géographiques d'un intérêt tel qu'elles lui permettraient, une fois installée au cœur même de l'Europe, de dominer toute sa politique. »

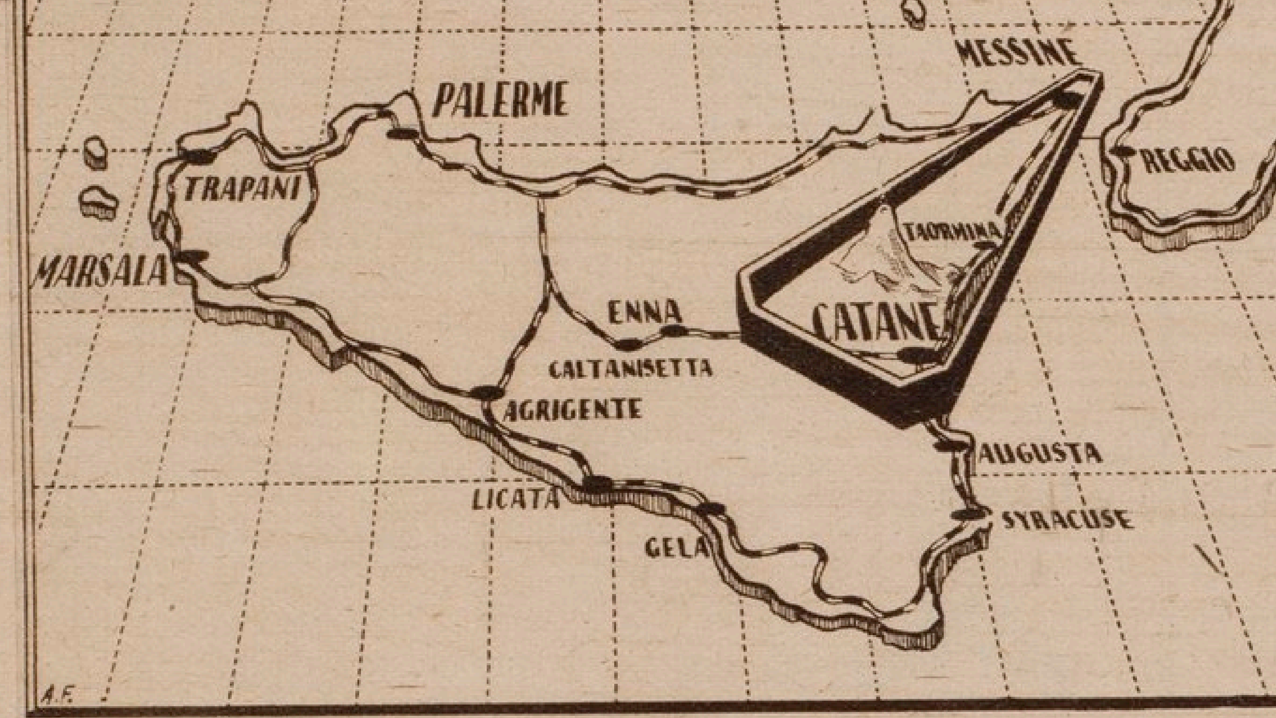
Quatre ans plus tard, Mussolini laissait Hitler mettre la main sur l'Autriche.



A Francofonte, la foule acclame les troupes alliées au moment où elles traversent la ville.



Les soldats britanniques sont acclamés d
habitants de la ville. En Sicile, les s



Les forces de l'Axe au nord-est de la Sicile résistent sur un front qui affecte plus ou moins la forme d'un triangle dont les angles sont Messine au sommet, le volcan de l'Etna à l'Ouest et la ville de Catane à l'Est.

DERNIERE PHASE

de la bataille de Sicile



Le général Gotti-Porcinari, commandant de la division de Naples, assis dan
nal, qui se trouve à demi tourné à droite, et son état-major ne paraissent pa



Cette photo historique montre des tanks américains faisant leur entrée à Palerme, où leurs équipages ont été reçus en libérateurs par la foule des citoyens remplissant les rues et acclamant les Alliés.



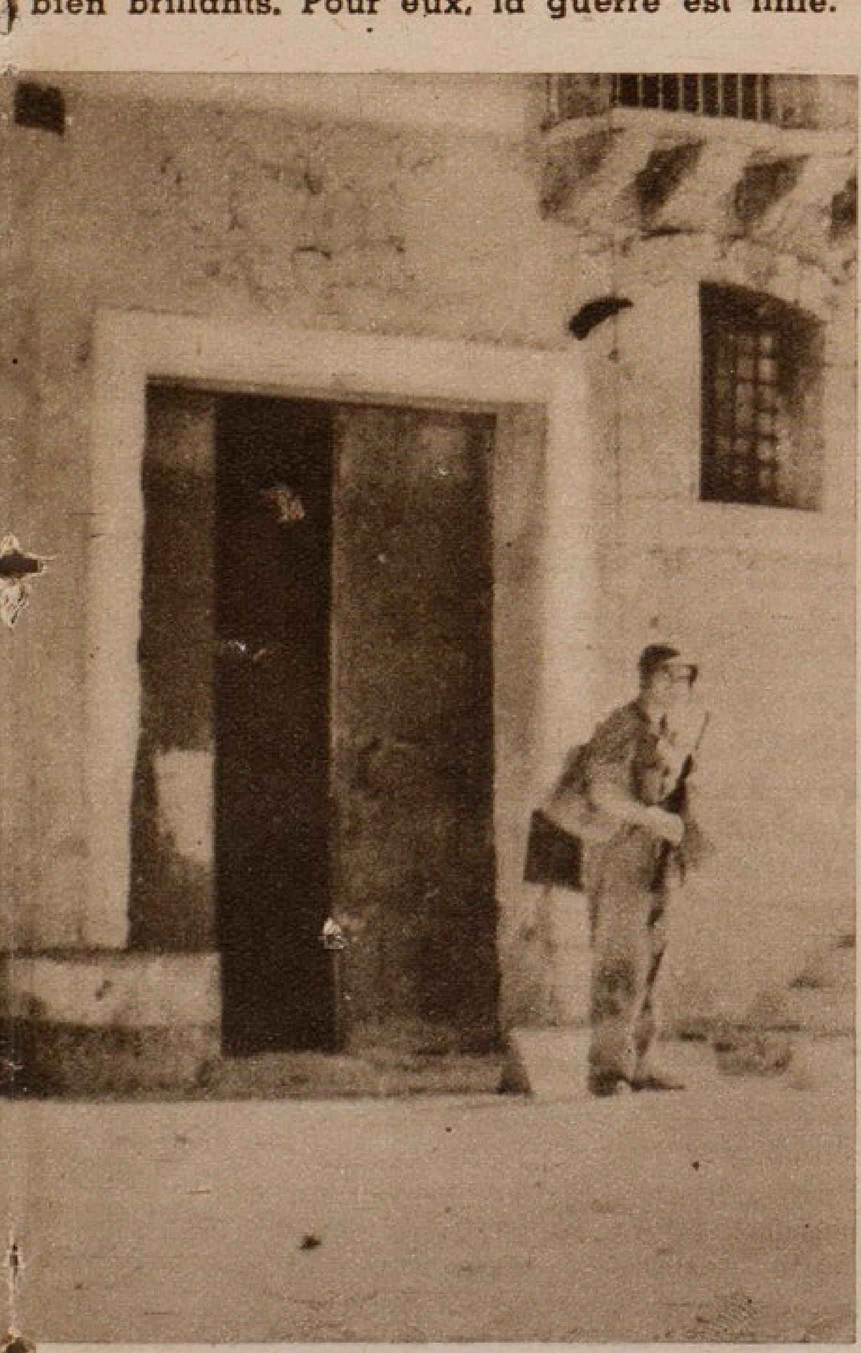
Le général Patton (avec des jumelles lui pendant sur la poitrine) surveil
de Sicile. L'action offensive menée par les troupes alliées aura été couverte



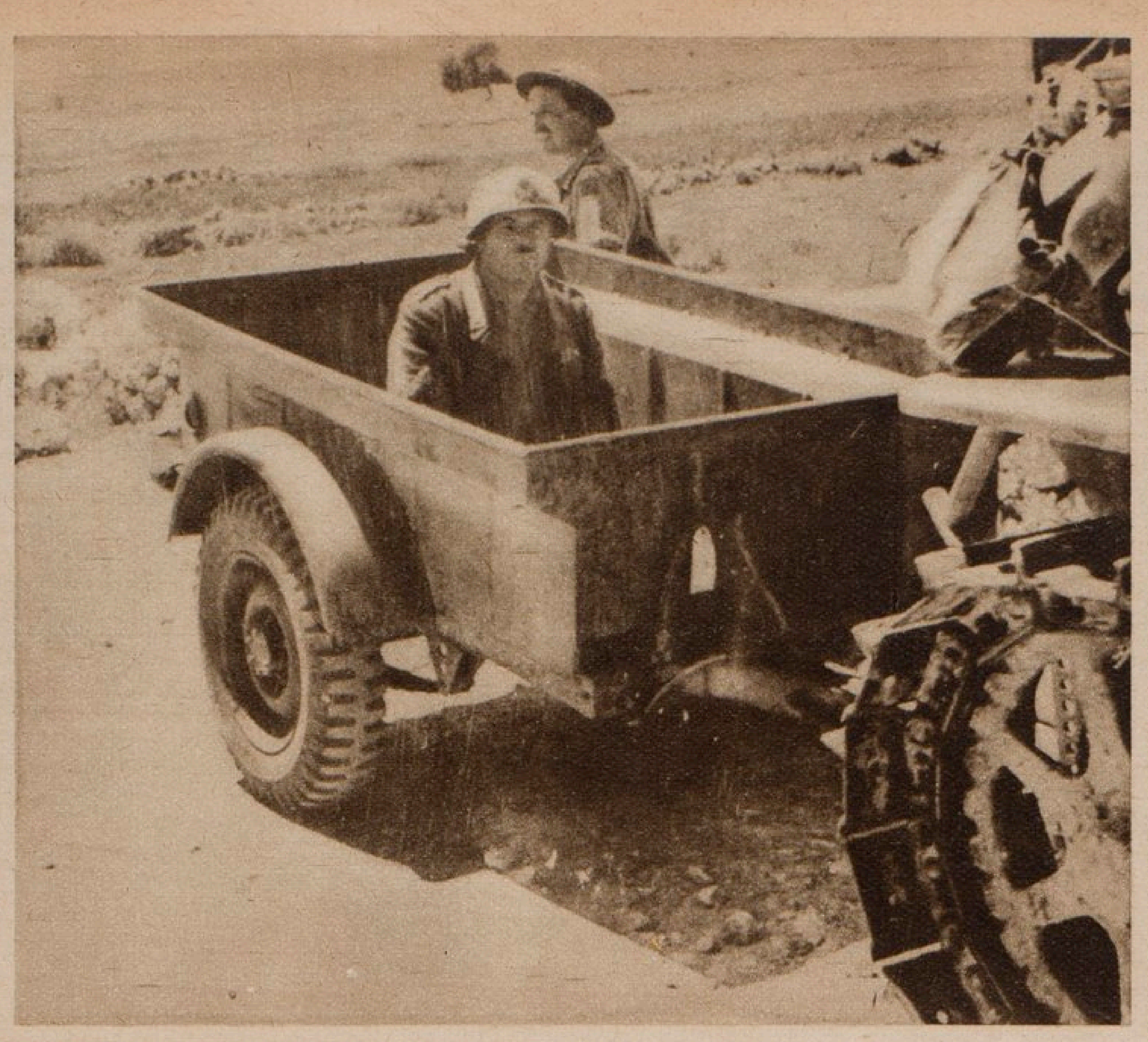
s à Militello, et reçoivent des verres de vin des
s soldats alliés ont été reçus en libérateurs.



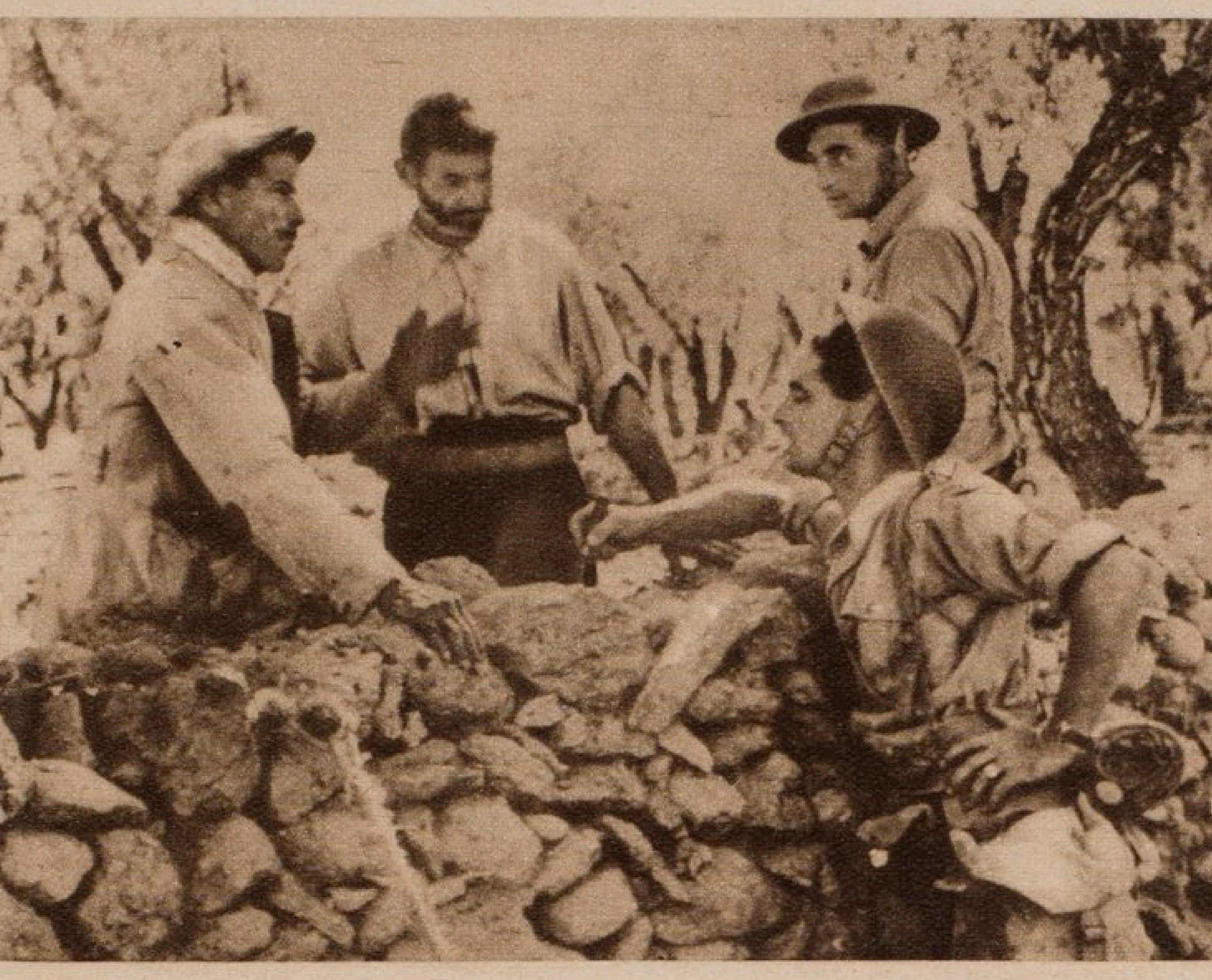
ans un verger peu après sa capture. Le géné-
bien brillants. Pour eux, la guerre est finie.



ille une action de nettoyage dans une ville
te de gloire, et la fin de l'entreprise approche.



Un prisonnier italien est amené sur un traîneau rattaché à un tank sur une plage où il va être interrogé. Il ne semble pas précisément fier.



Le lieutenant Vishar questionnant deux civils italiens au quartier général. Quel effet aura eu sur eux le coup de théâtre mussolinien !

EIGHTH ARMY NEWS

14 JULY 1943 — No: 1 Vol: 1 — SICILY

HERE WE ARE

The power plant is not working, but the presses are. Eighth Army News will appear as often as the military situation permits.

This newspaper is set and printed by hand so the number of copies are limited for the time being. Pass your copy around to your comrades.

If you have any news then let us know. Our present headquarters are the Casa Politi which is on the front. Messages should be left for Capt. Charlton P.R.2.

FOOD

The people of Sicily are short of food. There are many reasons for this shortage: the dislocation of communications and the military situation generally are the two main factors.

You are asked not to aggravate this acute shortage by making purchases from local sources.

There is a great temptation to buy fresh vegetables and fruit from the local population. Do not purchase anything. We have our rations and they are sufficient.

The Allied administration are making every endeavour to see that food is properly distributed to civilians. We must help the administration in every possible way.

Set an example as you did in Africa. Remember that we are a liberating Army.

AUGUSTA ROAD CLEAR

Three days after the first Allied soldiers landed in Europe they had fought a tough battle to clear the road to the important Sicillian naval base of Augusta.

Last Night news came that the road to the port was clear and our soldiers were pressing on.

The city itself surrendered early yesterday morning after a commando landing by sea. Pockets of resistance in the are aare being cleared.

ADVANCE

Canadian troops are advancing from Ragusa to link up with the Americans approaching from the South West.

The Americans are approaching the key airfield West of Comiso after beating German tank attacks.

Allied bombers smashed attempts by the enemy to ferry reinforcements to Messina.

An enemy sea convoy carrying forces to Italy was destroyed in the Mediterreanean. Two large troopships were sunk and four war ships.

It has now been disclosed that three thousand ships took part in Allied landings.

Several thousand Axis prisoners have been teken during present operations.

While 100 Liberators battered Reggio and San Giovani, Turin was heavily bombed by the RAF in a 2000 mile round trip from England. Thirteen of our bombers are missing.

Lentini was heavily bombarded by Naval units.



Since day one of the invasion General Montogomery has been seeing for himself how the battle is progressing. Advancing troops of Eighth Army cheered when they saw the familiar figure of their commander greeting them from his amphibian

LE JOURNAL DE LA VIIIème ARMÉE

Le premier numéro du journal de la Huitième Armée, « Eighth Army News », a été publié en Sicile par les soins de l'Office des Relations Publiques britannique le 14 juillet, jour anniversaire de la chute de la Bastille. C'est le premier journal anglo-italien qui est publié en Europe depuis le commencement de la guerre.

Quelques heures après l'entrée des troupes britanniques dans une certaine ville, un officier britannique de l'Office des Relations Publiques découvrit deux presses. L'électricité manquait, mais il y avait une presse à main capable de sortir 800 exemplaires à l'heure.

Peu de temps après, 3.000 copies du premier numéro étaient distribuées aux stations d'essence, aux postes d'information et aux autres points importants le long des lignes de communications.

Détail amusant : dans la ville où ont paru les « Eighth Army News », c'est le premier journal quotidien qui ait jamais été publié.

La direction du journal ne garantit pas la continuité ni la régularité. Mais on peut maintenant lui faire confiance. Les « Eighth Army News », a-t-elle pris soin d'assurer, paraîtront pour autant que la situation militaire le permettra. Elle invite tous les éléments de la Huitième Armée à y collaborer en apportant des nouvelles. On n'aura jamais vu tant de collaborateurs travailler avec ardeur pour un si petit journal.

LES DESSOUS D'UN COUP D'ETAT...

● Le coup d'Etat qui s'est produit en Italie est d'essence purement militaire. Le maréchal Badoglio n'a jamais rempli de fonctions civiles : sa carrière s'est déroulée tout entière dans l'armée. Il ne se fit pas inscrire au parti fasciste, dont il méprisait le chef : « Un comédien, pas plus », disait-il. On raconte que lors de la marche sur Rome, le maréchal (général) Badoglio déclara au roi Victor-Emmanuel qui suivait avec angoisse le progrès de la révolution fasciste : « Sire, accordez-moi une division et je me fais fort de vous balayer toute cette racaille. »

Durant la campagne d'Abyssinie, quand le général De Bono — un vieil ami de Mussolini et l'un des plus anciens membres du parti fasciste — montra sa superbe incompétence dans la conduite des opérations militaires, Badoglio le remplaça. Deux mois plus tard, il entrait à Addis-Abéba. Dans l'ouvrage qu'il rédigea plus tard sur cette campagne, Badoglio fit une révélation intéressante : « Le Duce, disait-il en substance dans sa préface, s'ouvrit à moi de son désir formel d'occuper l'Ethiopie depuis plusieurs années. » Ce n'était donc pas l'attitude hostile du Négus, comme la propagande italienne se plaisait alors à le dire, qui fut la cause des hostilités, mais bien le désir d'expansion de l'Italie fasciste ! A quelqu'un qui lui reprochait d'avoir mentionné ouvertement le fait, Badoglio répondit : « Je suis un soldat et je ne sais pas mentir. »

● Partisan acharné de la monarchie, Badoglio était un partisan non convaincu de la collaboration avec l'Allemagne nazie. « Nous jouons le jeu de Hitler et non celui de l'Italie », déclara-t-il à maintes reprises. Aussi n'arriva-t-il pas à s'entendre avec l'état-major nazi sur les plans de campagne à suivre en Afrique et dans les Balkans. Il quitte son poste de chef d'état-major général en mars 1941 et fut remplacé par le général Ugo Cavallero. Celui-ci était un soldat doublé d'un homme d'affaires. Il partageait son temps entre l'armée et les hauts intérêts qu'il possédait dans la fabrique de tanks Ansaldo dont il était d'ailleurs le directeur général. Le général Cavallero entretenait des rapports d'étroite amitié avec Badoglio. Quelques jours après la chute de Tripoli, une entrevue secrète réunit, dans la villa que possédait Cavallero à Florence, tous les hommes du roi, à la tête desquels se trouvaient le maréchal Badoglio, le maréchal Graziani, plusieurs industriels et Cavallero lui-même. Mussolini eut connaissance de cette réunion et destitua aussitôt le général Cavallero.

● A la suite des revers subis par l'armée nazie en Russie, au cours de l'hiver dernier, le maréchal Badoglio rencontra secrètement à Paris le field-marshal von Keitel, chef d'état-major de l'armée allemande, considéré lui aussi comme modéré. L'entretien eut lieu à l'hôtel Bristol. Badoglio émit la proposition suivante : si le Führer était vraiment désintéressé et ne recherchait pas à acquérir des gains territoriaux aux dépens des pays vaincus, pourquoi ne conclurait-il pas une paix honorable et définitive avec la France ? Ce traité engagerait peut-être les Nations Unies à considérer d'un œil moins méfiant les propositions de l'Allemagne — on se rappelle que la propagande nazie avait engagé à cette époque une offensive de paix — et l'Europe ne douterait plus de la bonne foi et de la magnanimité du Führer. Keitel soumit cette proposition à Berlin, et les Etats-Unis ainsi que la Grande-Bretagne en eurent connaissance.



● La nouvelle de cette rencontre rendit furieux Mussolini. Il crut que Badoglio, en traitant directement avec l'Allemagne et en négligeant ses revendications envers la France, cherchait à le supplanter. Il lança contre l'ancien chef d'état-major un mandat d'arrêt, qui ne fut jamais exécuté.

● Il est certain que Badoglio, avec l'appui du roi et des militaires, préparait depuis longtemps ce coup d'Etat. L'invasion de la Sicile et l'attitude intransigeante du Duce, qui entendait, en dépit de tout, poursuivre une guerre à outrance, fournirent une occasion favorable aux auteurs du coup d'Etat.



Le nouveau chef du gouvernement italien, le maréchal Badoglio.

Dans les coulisses d'une ambassade

LE DUCE VOULAIT LA GUERRE

Manœuvres et intrigues avant l'entrée en guerre de l'Italie

Mussolini doit certainement regretter d'avoir, un jour de juin 1940, proclamé du haut de son fameux balcon que l'Italie entrait en guerre.

En apprenant la démission de Mussolini, le monde entier pensa à cette journée fatidique. Mais ce que le grand public ignore presque complètement, c'est la série d'intrigues, de tergiversations, de manœuvres tortueuses sur lesquelles le Duce avait basé toute sa politique depuis le 3 septembre 1939.

Dans son livre intitulé « Inside Italy », dont nous avons tiré l'article qui va suivre, C. M. Franzero, ex-correspondant du « Giornale d'Italia » à Londres, lève un coin du voile qui a couvert les machinations de la politique fasciste au cours de cette période d'incertitude.



L'entrée en guerre de l'Italie suscita parmi les Italiens établis en Angleterre une émotion très vive. Les bâtisses de l'ambassade d'Italie furent prises d'assaut par une foule inquiète et angoissée. A la porte de l'ambassade, des sujets italiens attendent leur tour. A droite, le visage d'une petite fille, une poupée dans les bras, exprime, déjà, une certaine mélancolie.

Au commencement de la guerre, bien des gens, en Italie, espéraient qu'après le succès de l'invasion de la Pologne, le conflit serait liquidé par un accord de compromis. Mais ces milieux optimistes ne devaient pas tarder à être détrompés par les événements, et le comte Grandi, ambassadeur du Quirinal à Londres, était rentré à Rome avec une certaine précipitation, après avoir prononcé un discours pro-nazi.

SIGNOR BASTIANINI

En novembre 1939, un nouvel ambassadeur d'Italie arriva dans la capitale britannique. Le Foreign Office l'accueillit avec beaucoup de courtoisie. La presse londonienne publia de nombreux articles et photographies sur le nouveau représentant italien et sa famille.

A vrai dire, Signor Bastianini n'en savait pas long, à son arrivée à Londres, sur la politique future de Mussolini. Dès les premiers jours de son entrée en fonctions, il s'empressa de convoquer les représentants de la presse, avec lesquels il s'entretint pendant plus d'une heure. Il fit un long exposé de la situation européenne, mais à aucun moment il n'exprima une certitude quelconque quant à une victoire allemande. La ligne Maginot semblait, à l'époque, inexpugnable, et « il serait absurde, avait dit Bastianini, de mésestimer la puissance de la flotte britannique et l'importance des ressources de l'Empire britannique ».

En conclusion, l'Italie comptait attendre la suite des événements. Bien entendu, elle demeurerait fidèle à son pacte d'alliance avec l'Allemagne, mais elle pouvait bien attendre son heure pour la réalisation de ses aspirations.

Les journalistes quittèrent ce soir-là l'ambassade italienne, avec l'impression qu'un terrain d'entente serait trouvé entre l'Italie et l'Angleterre.

Un événement survenu quelques jours plus tôt en Italie semblait confirmer cette impression. Mussolini avait limogé le secrétaire du parti fasciste, Achille Starace, ainsi que plusieurs ministres et généraux connus pour leurs sentiments pro-allemands. En tête de liste venaient le ministre de la Propagande, Alfieri, et le chef d'état-major de l'armée italienne, le général Pariani. Cette purge fut interprétée à Londres comme un signe montrant que la politique extérieure italienne allait donner un coup de barre vers les démocraties. Quelle erreur ! Quelques jours après, une déclaration semi-officielle annonçait : « La politique de l'Italie est entre les mains de Mussolini et de Mussolini seul. Par conséquent, le déplacement de quelques fonctionnaires ne devrait avoir aucune signification particulière. »

LE CHARBON

Ainsi, la situation demeura stationnaire jusqu'en mars 1940. C'est alors que se produisit le fameux incident des navires italiens qui transportaient du charbon allemand. La saisie de ces chargements par la Grande-Bretagne souleva un tollé général dans la presse fasciste. Des notes officielles de protestation furent présentées à Londres par voie diplomatique, et la propagande nazie déploya tous ses efforts pour exploiter l'incident à son avantage. Aussitôt, des négociations furent entamées entre les gouvernements britannique et italien. Londres proposa de fournir du charbon anglais à l'Italie. Le gouvernement fasciste répondit que cette offre ne pouvait être prise en considération que sous forme de troc : charbon contre produits agricoles. Sur ce, le gouvernement britannique répliqua que l'idée de l'échange était accueillie avec faveur, mais que le troc devait porter, en ce qui avait trait à la contribution italienne, sur des produits industriels.

C'est alors que se produisit le coup de théâtre. Le gouvernement britannique annonça brusquement sa décision de relâcher les navires saisis. Ce fut là un beau geste et en même temps une excellente manœuvre diplomatique. Ribbentrop était en route pour Rome. Il n'apprit la nouvelle qu'après son arrivée, et il faillit étouffer de colère. Mais les événements suivaient leur cours, et l'offre allemande de fournir du charbon à des conditions très avantageuses, par voie de terre, n'arrêta pas les négociations économiques qui furent entamées entre la Grande-Bretagne et l'Italie.

A Londres, Bastianini se montrait enchanté de la tournure que prenaient les événements. Il se targuait d'avoir accompli lui-même un exploit sensationnel, dans le domaine de la diplomatie. Lors de ses conférences de presse, il nous fit partager l'impression que la visite de Ribbentrop à Rome avait été un véritable échec allemand.

Mais est-ce que Mussolini comptait sincèrement négocier un accord économique avec la Grande-Bretagne ? Certainement non. Voici les faits : Quelque temps après l'affaire des chargements de charbon, von Ribbentrop fit convoquer à la Wilhelmstrasse l'ambassadeur d'Italie, Attolico. Le ministre nazi se laissa aller à une fureur mal déguisée. Rentré à l'ambassade, le représentant italien s'empressa de rédiger un long rapport, mettant Mussolini au courant de ce qui s'était passé.

Le Duce n'aimait pas beaucoup qu'on bousculât ses ambassadeurs et il le montra à l'Allemagne. Mais la satisfaction d'Attolico devait être de courte durée, car bientôt il était mis en disponibilité et remplacé par le docile Alfieri, l'homme à tout faire.

GIANFERRARI

Le rapport d'Attolico avait cependant fait mention d'une commission économique italienne qui se trouvait à Londres. « Qu'est cela ? » demanda le Duce qui pourtant était censé tout savoir de la politique italienne. On lui expliqua qu'une commission représentant l'industrie privée, présidée par un certain Gianferrari, se trouvait dans la capitale anglaise pour négocier la fourniture de certains produits italiens à la Grande-Bretagne. « Pardon ? Que veut dire industrie privée ? Existe-t-il une industrie privée dans un Etat fasciste, surtout lorsqu'il s'agit de production de bombes, de canons et d'avions ? » On lui fournit des détails, et Mussolini, hors de lui, demanda la dissolution immédiate de la commission. Puis, il se ravisa et, s'arrêtant à un paragraphe du projet d'accord, il ordonna : « Continuez les négociations à ce sujet et, cette fois-ci, tenez-moi au courant de tout. » Le paragraphe en question prévoyait la construction, dans les chantiers italiens, de navires pour compte de la Grande-Bretagne. Cette dernière payerait les commandes en livres sterling or, et, de plus, elle s'engageait à fournir les matières premières en quantités suffisantes pour que l'Italie pût en utiliser le surplus pour ses propres travaux maritimes.

Mais une autre version de l'affaire circule, jetant une lumière significative sur les tortueuses machinations de Mussolini. Le Signor Gianferrari était arrivé à Londres en septembre 1939, offrant aux firmes anglaises des moteurs pour vedettes lance-torpilles, des automobiles Fiat et des pièces d'avions. Après quelque temps, il revint à Rome, fut reçu par Mussolini qui lui confia une mission spéciale. C'est ainsi qu'un beau jour Gianferrari réapparut à Londres en qualité d'envoyé commercial spécial, représentant TOUTES les industries lourdes italiennes. Il soumit au gouvernement britannique une proposition étrange : l'Italie était prête à exécuter des travaux pour compte de la Grande-Bretagne, mais elle demandait, en ce qui concerne la fourniture des matières premières, un excédent de 50 % pour son propre usage, et non pas de 20 % comme proposé auparavant. La marge supplémentaire était destinée, l'on s'en doute bien, à l'Allemagne.



Après l'entrée en guerre de l'Italie, l'ambassadeur italien à Londres, M. Bastianini, accompagné de sa femme et de son enfant, quitte la capitale britannique pour l'Italie, via Lisbonne.

PLANS

Le dessein diabolique de Mussolini fut révélé un jour par Gianferrari lui-même. L'envoyé commercial spécial aimait la bonne chère, et dépensait en de copieuses libations les appointements mensuels de £ 700 que Mussolini lui avait fixés. Un soir, après avoir bu plus que de coutume, il déclara : « En vérité, je suis ici pour rouler les Britanniques et pour hâter leur destruction. Voici les instructions que le Duce en personne m'a données : promettez n'importe quoi, faites signer aux Britanniques des contrats de toutes sortes, concernant des avions, des canons, des navires. Et jamais, jamais ne livrez quoi que ce soit. Et, si vous le pouvez, faites-vous verser des acomptes, en monnaie or et en matières premières. Nous garderons l'or et les matières premières, et pourrons ainsi fabriquer des armements pour l'Italie et pour l'Allemagne. Lorsque le moment sera venu, alors nous frapperons. »

« Et savez-vous ce que Mussolini en personne m'a dit ? ajouta Gianferrari. Il m'a dit : « L'Italie est une grande nation, et la Grande-Bretagne doit venir humblement nous offrir une compensation pour ce qu'elle nous demande. Cette compensation, elle doit la donner A L'AVANCE ! Naturellement, le Duce a dit aussi que si les Britanniques nous offrent la lune, alors nous pourrons consentir à ne pas faire la guerre et à laisser l'Allemagne aller se faire pendre toute seule. »

LA GUERRE

Entre temps, les événements mondiaux suivaient leur cours. Mussolini et Hitler s'étaient rencontrés sur le Brenner, et d'après des rapports de bonne source, le Führer avait fait part à son associé de ses plans stratégiques : invasion du Danemark, de la Norvège, de la Hollande, de la Belgique et de la France. Mussolini avait promis d'intervenir au bon moment.

Sans aucun doute, le Duce brûlait du désir d'entrer en guerre, mais il ne voulait le faire qu'à bon escient. Il devait donc attendre de voir plus clairement les résultats de la campagne en Europe occidentale.

A l'ambassade italienne de Londres, l'attaché militaire, le colonel Ruggeri-Laderchi, assumant la charge de porte-parole officiel pour les journalistes italiens, se faisait un devoir d'exposer quotidiennement comment l'Angleterre était irrémédiablement condamnée à perdre la guerre. Après l'invasion des Pays-Bas, il s'évertua à nous expliquer comment la Grande-Bretagne allait être envahie : les Allemands aménageraient un corridor à travers la Manche, bordé par une double rangée de mines et gardé par des sous-marins. Les forces nazies feraient la traversée dans les embarcations spéciales, sous une ombrelle protectrice de la Luftwaffe. De plus, une armée de parachutistes serait lancée sur les côtes anglaises.

Au fur et à mesure que les phases tragiques de la campagne de France se succédaient, les événements semblaient confirmer les dires du colonel italien. A l'ambassade régnait une atmosphère irrespirable. Les fonctionnaires, les journalistes italiens s'espionnaient l'un l'autre, saisissant la moindre occasion pour moucharder et décrocher une promotion ou un avantage quelconque. Les rapports de presse publiés par l'ambassade semblaient avoir été rédigés entièrement par les services de la propagande allemande.

Nous vécûmes des journées intenables. Nous sentions que, contre la volonté de ses administrés, Mussolini était sur le point de faire le grand plongeon.

Finalement, le 10 juin, il apparut sur son balcon...

STATISTIQUE

Selon une statistique publiée par le Conseil Militaire National de Tchoung-King, les pertes japonaises durant cinq ans et demi de guerre en Chine (de juillet 1937 au début de 1943) auraient atteint 2.500.000 hommes perdus au cours de 27.344 engagements avec les forces chinoises.

Le potentiel des armées japonaises en Chine est estimé aujourd'hui à 1.360.000 hommes contre 830.000 en 1937.

Les pertes nippones comprennent : 650.000 morts, 1.280.000 blessés, 21.315 prisonniers et 590.000 disparus.

17 « batailles majeures », 844 « batailles », 14.806 engagements sérieux ont été livrés durant ces cinq années et demie en terre chinoise, ainsi que 11.677 combats de guérilléros.



Le Président des Etats-Unis et le Premier britannique au cours de la cérémonie religieuse célébrée à bord du « Prince of Wales », au large de Placentra Bay. Avant la célébration de l'office divin, M. Roosevelt s'entretient avec un officier pendant que M. Churchill regarde au loin...

LES ENTRETIENS DE TERRE-NEUVE

Dans notre précédent numéro, nous avons publié le résumé des premiers chapitres du livre de H.V. Morton (« Atlantic Meeting »). M. Morton est l'un des deux journalistes anglais qui accompagnèrent le Premier britannique au cours de son voyage où il devait rencontrer le président Roosevelt. L'auteur, ayant vécu quinze jours presque côte à côte avec M. Churchill, nous apporte des révélations sensationnelles et inédites que nos lecteurs n'auront pas lues sans intérêt. A bord du « Prince of Wales », sur lequel s'était embarqué le Premier britannique, mille traits saillants éclairent d'un jour nouveau ce voyage historique. Voici la suite de cet article.

Le Surgeon-Commander Quinn m'emmena à une parade qui, pensait-il, m'intéresserait. On l'appelait la « parade des demandeurs ». Elle avait lieu dans la « caserne » des fusiliers-marins, vaste espace ouvert sur l'un des ponts inférieurs. Tous ceux qui, à bord, avaient une requête à présenter se tenaient en rang, devant un officier représentant le capitaine. Ils venaient un à un, mettaient leur casquette et se tenaient au garde-à-vous pendant qu'ils présentaient leur requête. La plupart demandaient que leurs allocations fussent transférées de leur mère à leur femme. Il y avait aussi quelques requêtes énigmatiques. Un homme s'avança et dit :

— Permission de laisser pousser, sir.

Cela ne voulait pas dire grand'chose pour moi et je pensai que je n'avais probablement pas bien entendu. Mais quand un second et un troisième s'exprimèrent de la même façon, je murmurai à l'oreille de Quinn :

— Permission de laisser pousser quoi ?

— Une barbe, me répondit-il.

Il semble que, dans la marine, on ne peut pas laisser pousser sa barbe sans la permission du capitaine. Ceci, afin d'empêcher l'apparition de la barbe triviale, de la barbe provisoire, mais surtout de la barbe inconvenante, de la barbe qui n'est pas une barbe du tout, mais seulement la preuve que son propriétaire n'aime pas se raser. Une fois la « permission de laisser pousser » accordée, nul rasoir ne doit plus, dès ce moment, être utilisé sans permission officielle, la barbe doit demeurer « in situ », quoi que les amis et les camarades de bord puissent dire à son sujet, pendant trois mois pleins. Si, au bout de ce temps, la barbe n'est pas populaire — et quelques floraisons splendides sont régulièrement sacrifiées aux ricanements des femmes — l'homme peut se représenter à la parade des demandeurs et recevoir la permission de se dégarnir le menton.

Cependant, le « Prince of Wales » poursuivait sa route et l'on approchait de Terre-Neuve. Au 8, veille de la date fixée pour l'arrivée, une répétition générale de la réception de M. Roosevelt à bord eut lieu.

M. Churchill, en tenue de yachtman, son inévitable cigare entre les lèvres, dirigeait les opérations. Sir Alexander Cadogan, secrétaire permanent du Foreign Office, jouait, dans cette répétition, le « rôle » du Président. Il se tenait debout contre la rampe, le chapeau en main, pour bien montrer qu'il arrivait à bord au moment où l'orchestre de la marine royale jouait l'hymne américain. La garde d'honneur présentait les armes et M. Churchill serrait des mains accompagné des officiers de son état-major. De temps en temps il s'arrêtait, faisait une remarque, répétait une scène qu'il ne considérait pas assez réussie. Un vent violent et glacial soufflait du large. Son fidèle assistant Thompson, qui se trouvait à côté du Premier Ministre, grogna dans l'oreille d'un compagnon : « Regardez-le donc ! Avec ce froid de canard, il n'a même pas son pardessus. Quelle imprudence ! » Et le détective avisé disparut un moment pour retourner avec un épais manteau qu'il tendit à Winston Churchill. La répétition se poursuivit durant un certain temps au bout duquel le Premier jugea que le Président des Etats-Unis avait été reçu de façon très convenable.

Le soir, après dîner, représentation du film « Lady Hamilton ». M. Churchill, bien qu'il eût déjà vu ce film quatre fois, fut touché à tel point que des larmes perlèrent à ses yeux et il les essuya sans honte.

Puis arriva le grand jour, samedi 9 août. A 7 h. 30 a.m., le premier contact fut établi avec les destroyers américains de l'escorte du président Roosevelt. Un officier américain monta à bord du « Prince of Wales » pour annoncer que le cuirassé était arrivé une heure et demie plus tôt que l'heure convenue (les Américains ne tenant pas compte de l'heure d'été locale de Terre-Neuve). Le « Prince of Wales » rebroussa donc chemin et navigua un peu le long de la côte de manière à être au rendez-vous à l'heure. Sur le coup de neuf heures, le cuirassé entrait dans la baie de Plaisance.

PRISE DE CONTACT

On apprit bientôt que M. Churchill et les chefs de l'état-major quitteraient le navire à 11 heures pour rencontrer le Président à bord de l'« Augusta ».

Entre temps, bien des choses se passaient. Les passerelles étaient baissées ; des canots automobiles et même une baleinière étaient mis à l'eau. Bientôt, le silence de la baie de Plaisance était rompu par les trépidations des moteurs pendant que la mer, autour de nous, était parsemée de petites unités, battant les unes le pavillon étoilé, les autres le pavillon blanc de la flotte de guerre britannique. Elles se déplaçaient entre les unités britanniques et américaines avec animation et il était amusant d'observer que la curiosité transparaissait sur le visage des marins britanniques était reflétée sur le visage des Américains quand ils s'approchaient de nous.

Ancrés côte à côte, nous offrions un contraste remarquable. Le « Prince of Wales » était camouflé ; ses canons émergeaient de ses tourelles comme des pythons rigides. Les navires américains n'étaient pas camouflés et brillaient comme en temps de paix. Nous nous étions battus, et nos cuivres étaient soit peints, soit ternis, et nos ponts n'avaient pas leur allure des temps de paix. Les bâtiments américains étaient immaculés. Nous admirions les belles marches en caoutchouc de leurs « pinacles », les cuivres étincelants, les belles boiseries.

Les détails de l'entrevue de Terre-Neuve et des pourparlers qui devaient aboutir à la signature de la Charte de l'Atlantique sont connus pour qu'il soit besoin d'y revenir. Conversations de Premier Ministre à Président, de chefs militaires à chefs militaires, visite des marins entre eux, échanges de courtoisies, etc., et, pour finir, le grand service religieux que l'on a vu dans toutes les actualités cinématographiques.

LES PHOTOGRAPHES

La cérémonie était terminée.

Dieu soit loué qu'il y ait des hommes avec des appareils photographiques et des marins qui cachent des kodaks dans leur veste. Le service religieux n'était pas terminé qu'une scène extraordinaire se produisit. Les marins britanniques et américains, timidement d'abord, puis comme les photographes de presse les plus endurcis, commencèrent à s'approcher du Président et du Premier Ministre. Des officiers, indignés, se préparaient à leur faire rebrousser chemin, mais le Président et le Premier Ministre leur sourirent et les encouragèrent. Il n'y avait plus rien à faire.

Le pont de quart sacré d'un cuirassé britannique n'a probablement jamais été le témoin d'une scène semblable. Les marins rampaient comme des serpents jusqu'à un mètre des grands hommes et mettaient leurs kodaks devant leur visage. Et M. Roosevelt, fumant une cigarette, et M. Churchill, fumant un cigare, hochaient la tête en signe d'approbation, souriant, faisant des signes de la main, comme s'ils étaient à la maison, pleins d'indulgence pour les ambitions photographiques d'une bande de neveux zélés et agiles. Ce qui m'amusa particulièrement, c'est le fait que certains officiers, qui avaient été les premiers à vouloir arrêter le flux des photographes, coururent à toutes jambes à leur cabine et, retournant avec des appareils, se joignirent aux marins.

Les deux victimes furent superbes. Elles subirent avec une magnifique patience l'assaut des photographes jusqu'à ce que le dernier rouleau de film eût été terminé. Après quoi, bien entendu, la situation se résolut d'elle-même. Les photographes disparurent, fiers de ce qu'ils avaient fait, et le Président et le Premier Ministre se trouvèrent enfin seuls.

SOUPE DE TORTUE

M. Roosevelt et ses chefs d'état-major furent reçus par M. Churchill dans le carré des officiers du « Prince of Wales ». De grands préparatifs avaient été faits. Avant de quitter Londres, on se demandait le plat qui pourrait plaire à M. Roosevelt, qui fut peu commun et nettement britannique. On porta le choix sur le coq de bruyère. Comme la chasse au coq de bruyère s'ouvrait le 1er août, des dispositions furent prises pour qu'un nombre suffisant de ces volailles fût mis à bord du train à Perth. Il est typique aussi que le Premier Ministre se fut souvenu que les Lords de l'Amirauté avaient autrefois l'habitude, lorsqu'ils voyageaient à l'étranger, d'amener avec eux une tortue. Cette étrange coutume fut établie lorsque la Grande-Bretagne, pour surveiller Napoléon à Sainte-Hélène, occupa l'île de l'Ascension.



Avant de quitter le navire, à la fin de son voyage triomphal, M. Churchill remercie les officiers et les hommes de bord du « Prince of Wales ».

LE ROI A DIT: «NON»

après 21 ans de régime fasciste

Victor-Emmanuel se rendait bien compte de sa responsabilité.

N'est-ce pas à lui qu'on attribue cet aphorisme : « Quand les ministères sont forts, la Couronne peut être faible ; et quand les ministères sont faibles, c'est la Couronne qui doit être forte... »

Et le ministère qu'amenèrent les événements de février 1922 ne se contenta pas seulement d'être fort... Il dura 21 longues années.

Il semble donc que — contrairement à ce qu'on pense d'habitude — le roi d'Italie ne soit pas tout à fait dépourvu de volonté. A en croire certains de ceux qui le connurent et l'approchèrent, il serait capable de temps en temps de prendre des décisions graves et de ne point céder. En 1915, un célèbre journaliste français qui avait suivi de près la lutte entre Giolittiens et interventionnistes, et la crise politique à laquelle elle avait donné lieu, attribuait au roi seul la solution de cette crise en faveur du ralliement de l'Italie à la cause des Alliés.

LES ADAPTATIONS DE LA MAISON DE SAVOIE

Mais Victor-Emmanuel est un Savoie. C'est-à-dire un descendant de ces ducs et rois doués d'une habileté et d'une souplesse extraordinaires.

Leurs tombeaux jalonnent, symboles de leur destinée, la route de France à Rome. Les premiers ducs sont enterrés à Hautecombe, petit village savoyard. Leurs descendants reposent à Turin. Alors que les premiers rois de leur lignée sont au Panthéon de Rome.

Leur aptitude à s'adapter à de nouvelles conditions politiques, à durer à travers les vicissitudes de l'époque a toujours été remarquable.

Au cours du XIXe et du XXe siècle, on les voit se mettre à la tête du Risorgimento, travailler avec les républicains, comploter avec les révolutionnaires, successivement pactiser avec le pape et se dresser contre lui, donner le signal du libéralisme italien et se compromettre enfin avec le fascisme mussolinien.

Mais leur souplesse ne fut pas toujours habile, ni leur coup d'œil toujours sûr.

Au milieu du XIXe siècle, la dynastie de Savoie, régnant en Piémont, voulut s'assurer une plus glorieuse destinée. Elle s'allia au mouvement nationaliste naissant qui risquait de la déborder et de la renverser. Les princes piémontais, au lieu d'en subir passivement la menace, se saisirent ainsi de sa direction, conseillés par Joseph de Maistre, le célèbre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et ambassadeur au service des rois de Sardaigne.

Il y a quelques années, Benito Mussolini, avec un sourire satisfait, disait à un journaliste français qui était allé l'interviewer :

« Si tout va bien, j'aurai dans trente ans mon buste dans les squares et les amoureux diront : à huit heures, ce soir, derrière Mussolini. Una bella soddisfazione ! »

Moins de trente ans se sont écoulés... Et Mussolini ne verra pas son buste dans les squares...

Parce que celui qu'il appelait naguère Vittorio Savoia, le roi Victor-Emmanuel III, en a décidé, peut-être un peu tard, autrement.

N'écrivait-il pas à Charles-Albert : « Que Votre Majesté se fasse chef des Italiens, que dans tout emploi civil et militaire on emploie indifféremment des révolutionnaires. Ceci est essentiel, vital, capital... Voici mon dernier mot. Si nous demeurons ou devenons un obstacle : requiem eternam ».

L'attitude de ces rois voua longtemps la Maison de Savoie au mépris des autres monarchies européennes.

Charles-Albert... Tout d'abord.

Hésitant, tiraillé entre ses scrupules de conservateur et son ambition d'être un grand roi révolutionnaire, s'alliant à Garibaldi « l'iconoclaste », puis se jetant au pied des autels, reniant sa foi et se repentant tout de suite après, torturé par son renoncement à ses sentiments intimes. Et puis, enfin, mourant après avoir abdiqué, pour tenir la promesse faite à Metternich, de ne point octroyer au peuple la constitution qu'il réclamait.

Son successeur, Victor-Emmanuel II, suivit ses traces. Il fonda la monarchie italienne sur les ruines du pouvoir temporel des papes, faisant violence, comme son père, à sa foi et à ses sentiments personnels...

Il transporta sa capitale à Rome après avoir proclamé la constitution et réalisé avec l'aide de la France et de l'Angleterre l'unité italienne.

Humbert Ier fut fait roi à la mort d'Emmanuel II. Il poursuivit la tradition politique de la Maison de Savoie faite de souplesse, d'habiles compromis, jusqu'au jour où il fut assassiné par un anarchiste.

Il avait eu notamment à évoluer entre la gauche et la droite, la révolution et la réaction. Il ne s'accrocha à aucun parti et tint la balance égale entre ses partisans et ses ennemis, se débarrassant avec la même aisance de ses vieux serviteurs et de ses nouveaux ministres. Il avait d'ailleurs coutume de dire que le rouge d'une chemise garibaldienne pouvait bien se confondre avec la pourpre d'un manteau de cardinal.

LA POLITIQUE DE VICTOR-EMMANUEL III

Les précédents de la monarchie italienne ne nous expliquent-ils pas la politique de Victor-Emmanuel III ?

Et n'est-ce pas plutôt la souplesse de son caractère qui l'a jeté dans les bras du fascisme ?



Le roi Victor-Emmanuel reçoit un magnifique bouquet des mains d'une jeune fille, au cours d'une visite qu'il fit à Milan.

Mussolini sortait des rangs socialistes et, bien que rénégat, ayant abandonné ses amis pour adopter la doctrine des ultra-nationalistes, sa mentalité était demeurée celle que lui avait donné sa première formation.

Il incarnait, en 1922, aux yeux du roi, le compromis que celui-ci recherchait : ni réaction ni révolution — c'est la devise de la Maison de Savoie — et aussi, sous sa formule actuelle, le régime que proposait Mussolini : le fascisme.

Les faisceaux qu'il commandait étaient devenus puissants grâce à la dislocation momentanée du pouvoir. Quelques éléments disparates appartenant au peuple, venant de la bourgeoisie, de l'armée, de l'université, semblaient le soutenir.

La composition et les idées du nouveau parti étaient donc, dans la ligne de la politique royale italienne, conformes à sa tradition.

« Le roi remit tout au nouveau Premier Ministre : peuple, armée, trésor, chancellerie », selon le mot de Béraud. En dépit des avis de ses conseillers, il se laissa subjuguer par le dictateur. Il donna son assentiment à toutes les entreprises du parti fasciste. Victor-Emmanuel attaqua la France dans ses discours et joignit sa voix à celle de Mussolini pour revendiquer Nice, la Corse et la Savoie...

Il rendit visite aux troupes qui partaient pour l'Abyssinie, et couvrit la responsabilité de Mussolini lorsque celui-ci ordonna l'usage des gaz dans la campagne d'Abyssinie.

Certes, des heurts entre le roi et le dictateur se produisaient de temps en temps. Querelles de prestige et d'amour-propre. Le Duce empiétait trop sur le pouvoir royal. Querelles purement politiques aussi, dues parfois à l'altération que Mussolini imposait à l'attitude traditionnelle des Savoie vis-à-vis de l'Angleterre.

L'alliance anglaise avait été en effet longtemps l'un des pivots de la diplomatie italienne. Dans la péninsule, on appelait cela « l'assurance maritime ». Le dictateur fasciste croyait pouvoir s'en passer maintenant...

Le roi, pourtant, finit par céder. Mais, à vrai dire, avait-il jamais tenté sincèrement de résister ?

Sans doute, autour de lui, des conseillers pénétrés des véritables traditions monarchiques lui avaient recommandé la prudence. Mais une autre voix, la voix du Duce, plus impérieuse, l'emporta.

Et Victor-Emmanuel III, sachant pertinemment bien que l'Italie était désarmée, déclara la guerre à ses anciens alliés : la France et l'Angleterre... et associa son fils, le prince héritier Humbert, à sa politique en le nommant généralissime des armées du royaume.

Ainsi, donc, l'ex-Duce disait la vérité lorsqu'il déclarait à Emil Ludwig :

« J'ai défendu la Couronne. On peut dire aussi l'inverse : la Couronne a défendu mon gouvernement »...

...Jusqu'au jour où il devint dangereux à défendre.

Chaque navire venant de cette île vers l'Angleterre amenait avec lui une tortue. La coutume avait naturellement disparu depuis longtemps et M. Churchill, même s'il avait voulu la faire revivre, aurait été bien embarrassé de trouver une tortue dans Londres, à ce moment. Il réussit cependant à servir de la soupe de tortue au Président. Il se trouvait en effet que, peu avant le départ de Londres, le commander Thompson, qui avait entendu M. Churchill souhaiter avoir une tortue, entrant dans une épicerie de Piccadilly, remarqua quelques bouteilles de soupe de tortue. Comme il ne fallait pas de coupon de rationnement pour les obtenir, il les acheta promptement et les ramena en triomphe à la Présidence du Conseil.

LA CHARTE N'A PAS ÉTÉ SIGNÉE

A la fin des entrevues, le « Prince of Wales » prit le chemin du retour. Les nouvelles de la rencontre ayant filtré et étant connues sans doute en Allemagne, passagers et membres de l'équipage furent requis de se tenir en état d'alerte : une attaque par les sous-marins pouvait être imminente ; une attaque par les bombardiers ennemis pouvait également avoir lieu. La tempête avait recommencé à souffler. Le navire mit le cap sur l'Islande que le Premier Ministre tenait à visiter en passant.

A part ceux qui prirent directement part aux entretiens, aucune des personnes se trouvant à bord n'était au courant de ce qui s'était passé à Terre-Neuve. Elles devaient l'apprendre comme le monde entier, en écoutant le discours de M. Attlee, le samedi 16 août, à la radio.

La voix de M. Attlee remplit le carré des officiers du cuirassé. Dans le monde entier, je suppose, d'autres gens écoutaient, mais nous, et d'autres groupes semblables à bord, étions, je pense, les plus intéressés : le « Prince of Wales » apprenait par Londres l'existence de la Charte de l'Atlantique !

M. Attlee commença en disant que le Président et le Premier Ministre s'étaient rencontrés quelque part en mer, ce qui suscita parmi nous des exclamations : « Non ! », « Nous ne le croyons pas ! » et aussi des « bravos ». Puis nous entendîmes, point par point, les clauses de la Charte de l'Atlantique. On m'a dit, depuis, que dans les clubs et les endroits où des gens s'étaient réunis pour écouter l'émission, les visages s'allongèrent tant la déception était grande après les bruits qui avaient couru au sujet du voyage. C'est exactement la même scène qui eut lieu dans le carré des officiers du « Prince of Wales ». Ce que nous avions tous espéré dans le fond, c'était une déclaration annonçant que l'Amérique entrait en guerre à nos côtés. C'était la seule chose qui nous semblait justifier la rencontre dramatique entre les deux hommes d'Etat dans l'Atlantique. A côté de cela, les mots, quelque admirables qu'ils fussent, étaient décevants.

Nous restions assis, nous regardant les uns les autres, nous rappelant les canots qui allaient et venaient, les conversations d'état-major, l'atmosphère d'activité et d'excitation qui régnait partout. Nous n'étions pas, naturellement, des hommes d'Etat. Nous ne savions rien des difficultés. Comme tous les gens en guerre, nous avions la mesure assez juste de notre adversaire, et nous savions que tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, l'Amérique viendrait se battre avec nous. Alors nous nous demandions : pourquoi pas maintenant ?

« Eh bien, dit un officier supérieur, je pense qu'il s'est passé autre chose que cela. »

Et quelqu'un d'autre émit l'hypothèse que le Conseil de Plaisance devait ressembler à ces icebergs que l'on rencontre dans l'Atlantique et dont la plus grande partie reste invisible.

Je me souvins alors des paroles que M. Churchill m'avait dites un soir où il allait quitter le navire pour se rendre sur le croiseur du Président : « J'ai idée que quelque chose de vraiment grand pourrait se produire — quelque chose de vraiment grand. »

L'auteur, H.V. Morton, fait à ce propos une mise au point intéressante au point de vue documentaire. On a donné le 14 août, dit-il, comme date de la signature de la Charte de l'Atlantique. Or...

...la Charte de l'Atlantique ne fut jamais signée, mais elle fut approuvée par le Président et le Premier Ministre pendant que leurs navires étaient à l'ancre, le mardi 12 août, peu avant que M. Churchill ne commençât son voyage de retour. Il n'existe donc pas de document scellé et cacheté qui pût prendre place dans les archives de l'Etat. La Charte de l'Atlantique fut ébauchée à la machine à écrire et corrigée plusieurs fois jusqu'à ce que le texte final fût approuvé par M. Churchill et M. Roosevelt. Après leur accord, le texte en fut télégraphié à Londres et à Washington. A Londres, une réunion spéciale du cabinet de guerre eut lieu pour l'examiner. Le cabinet câbla son approbation à M. Churchill tandis que Washington télégraphiait son acquiescement au Président. Ainsi, la Charte de l'Atlantique originale est constituée par plusieurs feuilles dactylographiées, alors que la Charte, telle qu'approuvée par les gouvernements de Grande-Bretagne et des Etats-Unis, prend la forme de deux longues dépêches...

La Charte de l'Atlantique est assurément l'un des documents les plus remarquables de l'histoire, et un monde qui a appris, à la suite d'amères expériences, à considérer les documents et les signatures avec une certaine dose de cynisme, pourra estimer que le fait que la Charte de l'Atlantique n'ait pas été signée, cachetée et présentée de la manière habituelle est de bon augure pour l'avenir du genre humain.

UN CONVOI EST RENCONTRÉ

Le « Prince of Wales » constituant en soi un spectacle assez impressionnant, il tâcha d'éviter les convois afin qu'une corvette, le prenant pour le « Deutschland », n'envoyât un S.O.S. susceptible de jeter l'alarme. Cependant, M. Churchill insista tant pour en voir un que satisfaction lui fut donnée, après qu'un avertissement discret eut été donné par radio à l'escorte. L'auteur, qui se trouvait dans le carré des officiers, le soir à 8 h. 30, reçut un coup de téléphone de la passerelle : « Venez voir ».

Je sortis et assistai à un spectacle étonnant. Nous filions au milieu d'un convoi. Il y avait des cargos, des pétroliers, des paquebots et des baleinières, des bateaux de toutes les tonnes et de tous les types. Le plus proche n'était qu'à 200 mètres de nous. Les équipages étaient sur les ponts, agitant leurs casquettes et poussant des cris délirants. Je n'avais jamais rien vu de tel. Après des jours et des nuits de navigation solitaire au milieu de l'Atlantique, entrer dans cette flotte de 72 navires aurait été palpitant, même en temps de paix... De temps à autre, une sirène essayait de signaler le V en Morse. Pour garder cette flotte puissante, huit petites corvettes grises, soulevées par les lames, naviguaient autour du convoi comme des chiens de berger, retournant en arrière pour presser un retardataire, puis filant à toute vapeur vers le vide comme si elles avaient senti le grand méchant loup.

Nous passâmes à 22 nœuds, avec notre écran de destroyers, à travers le convoi. Nous avions hissé trois drapeaux signifiant PYU — en code international : « Bon voyage » — et un groupe de neuf pavillons donnait la signature : « Churchill »...

C'était un beau spectacle, si beau que, aussitôt après avoir dépassé le convoi, on se rendit compte que le « Prince of Wales » virait de bord et revenait en arrière. Pourquoi ? Le Premier Ministre avait insisté pour revoir encore une fois le spectacle !

Enfin, après une escale d'un jour à Reykjavik, capitale de l'Islande, le « Prince of Wales », le 18 août, jetait l'ancre à Scapa Flow et ses illustres passagers mettaient pied à terre au terme d'un voyage historique Pour le cuirassé et son équipage qui avaient eu la responsabilité de conduire et de ramener l'âme de la résistance britannique en la personne de Winston Churchill, ce fut un triomphe.

FIN



OU PARTIR ?

Où irez-vous ? Où irons-nous ? Le choix des vacances est, en général, conditionné par des questions de convenances familiales, par le désir de retrouver des amis, souvent aussi par un simple snobisme qui fait préférer tel endroit parce qu'il est plus ou moins « chic » de s'y rendre.

Et voici que tel, qui se fût bien trouvé d'un séjour en montagne, devient nerveux, irritable, à la mer ; tel autre, qui eût trouvé son « climat » idéal à la campagne, se trouve mélancolique, neurasthénique presque, parce qu'il a incidemment choisi la montagne.

Mauvais état mental, disparition de l'appétit, insomnies, il n'en faut pas plus pour que, des vacances dont on attendait le plus grand bien, on rentre déprimés, fatigués ; bref, en bien plus mauvais état physique qu'au départ.

Certes, les vacances doivent être un plaisir, mais elles doivent être aussi un bienfait, et il n'est pas impossible, après tout, de concilier l'agrément et la santé. Pour cela, il suffit de savoir quels climats conviennent le mieux à chaque organisme.

Le grand professeur américain Ralph Barnes a créé un terme nouveau : l'« esthétoclimatologie ». Pour lui, un paysage est un état d'âme. Partant de ce principe, il a établi une science qui étudie l'influence, non seulement physique, mais psychique, des climats sur les individus.

Il existe, en bloc, quatre grands types humains : le *nerveux*, le *sanguin*, le *lymphatique*, le *bilieux*.

Selon que vous appartenez à l'un ou l'autre, voyons quels climats vous conviennent le mieux :

ÊTES-VOUS NERVEUSE ?

Vous êtes du type cérébral et sédentaire. Il vous faut le climat de plaine, le séjour à la campagne, le contact avec la terre. Le climat de plaine, avec ses horizons calmes, est motif à contemplation sereine. C'est un climat calmant, reposant, sédatif.

ÊTES-VOUS SANGUINE ?

Il vous faut aller vers les hauteurs, rechercher un air plus pur.

Le climat de montagne vous convient. Lorsqu'on joint en montagne, à la beauté du paysage, le mouvement physique et le risque des ascensions, ce climat réalise une des plus fortes « tonifications » de l'âme et du corps qui puissent exister.

ÊTES-VOUS LYMPHATIQUE ?

Selon votre cas particulier, c'est tantôt la mer, la montagne ou la campagne qui vous conviendra. Un médecin vous conseillera utilement. De toutes manières, et où que vous alliez, il vous faudra vous obliger à l'activité, soutenir vos vacances d'un intérêt quelconque : pêche, longues marches, exercices de culture physique, etc...

ÊTES-VOUS BILIEUSE ?

Insatiable de soleil, d'agilité, d'ardeur, ivre de changement, de goût du départ, la mer sera pour vous une source inépuisable et renouvelée d'émotions esthétiques. De plus, une cure marine prolongée sera, pour votre santé, d'une efficacité certaine.

ANNE-MARIE



Marion I. Chadwick, membre du corps de réserve de la marine américaine, à l'entraînement dans une base de la côte orientale des Etats-Unis. Elle s'exerce au maniement de grosses batteries côtières.

Soigner vos pieds

Vous ne sauriez, évidemment, montrer des jambes enlaidies de poils, voire simplement de duvets. Pour remédier à ce mal, vous avez toute la gamme très variée des dépilatoires.

Pour ma part, je trouve que le moyen le plus efficace de se débarrasser des poils est de recourir au mélange de sucre, citron et eau dont il a été souvent question dans cette page. Cette méthode, un peu douloureuse surtout au début, présente le grand avantage d'affaiblir le poil et même, parfois, de le faire disparaître totalement à certaines places.

Par ailleurs, si votre épiderme est rugueux, parsemé de minuscules aspérités, passez-le à la pierre ponce fine, après avoir enduit vos jambes de mousse de savon, afin d'éviter l'irritation.

Je vous conseille aussi, lorsque vous exposez vos jambes au soleil, de les enduire toujours d'une huile quelconque afin de vous éviter des coups de soleil inutiles.

Vos pieds aussi réclament des soins assidus. Graissez-les chaque jour avec une bonne huile nourrissante et, s'ils sont fragiles, prompts à s'écorcher à la marche, au contact des sandales un peu rudes, passez-les à l'huile camphrée.

Evitez, durant l'été, les bains de pieds chauds qui amollissent et font gonfler les tissus. Nettoyez-les rapidement à l'alcool.

Pour vos ongles, ne les coupez pas en biseau dans les doigts, mais donnez-leur une forme légèrement arrondie. S'ils sont trop épais, limez-les légèrement à plat de façon à les amincir.

Vernissez-les avec un beau vernis vif, plus rouge que rose. Changez fréquemment le vernis avec un dissolvant gras et non avec de l'acétone pure.

Pour permettre à vos ongles de bien respirer, car eux aussi en ont besoin, enlevez de préférence le vernis le soir en vous couchant. Restez toute la nuit sans vernis et n'en remettez qu'après la toilette du matin.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Femme mariée anxieuse »

Votre sœur a raison. Vous devez mieux vous tenir avec les hommes, surtout maintenant que votre mari est loin de vous. Pourquoi voulez-vous flirter et gâcher ainsi votre vie conjugale ? Vous aimez votre mari, me dites-vous, mais vous éprouvez quand même le besoin d'avoir à vos côtés un homme ? Tant que vous vous tenez bien, il n'y a aucun mal à cela. Mais, puisque vous avez des tentations, mieux vaut renoncer à toute compagnie masculine.

Nièce « Emotive »

Vous êtes tout simplement faible. Un homme amoureux est jaloux et exclusif. Il n'entend pas partager l'objet de sa flamme avec d'autres. Comment voulez-vous que ce jeune homme pense à quelque chose de sérieux s'il vous voit tout le temps flirter avec d'autres ?

Nièce « Perla »

Je comprends vos difficultés et j'y compatis de tout cœur. Pour certains, la vie n'est pas, hélas, un champ de roses. Mais pour vous qui avez du courage, je suis sûre que l'avenir réserve quelque chose de bon. C'est toujours comme cela. Après un mauvais moment le soleil recommence à briller et l'on oublie alors tous ses soucis passés.

Nièce « Indécise et malheureuse »

Vous voulez divorcer parce que votre mari envoie de temps en temps un mot à votre sœur qui se trouve en Palestine ? Mais que voyez-vous de mauvais là-dedans ? Vous me dites vous-même qu'il vous lit toutes ses lettres. Dès lors pourquoi le soupçonner d'infidélité ? Il a peut-être une sincère camaraderie envers sa belle-sœur. Je ne vois rien de grave à cela. Soyez plus raisonnable, je vous prie, et ne compliquez pas inutilement votre existence.

Nièce « Je suis trop jeune encore »

Non, vous êtes en âge de songer à vous marier, et puisque ce jeune homme vous convient sous tous les rapports, je ne vois pas du tout pourquoi vous ne répondriez pas « oui » à sa demande. Vos parents ont raison. Si vous ne vous mariez pas maintenant, vous deviendrez de plus en plus difficile, de plus en plus exigeante et vous pourrez même — qui sait ? — finir vieille fille. Les bons partis ne se présentent pas chaque jour, ne l'oubliez pas.

Nièce « Maman éplorée »

Parlez à votre fille. Elle est en âge de tout savoir. Si vous continuez à la maintenir dans cette ignorance que je considère comme dangereuse, elle pourrait être renseignée par des camarades et avoir les idées faussées. Je suis certaine que vous saurez trouver les mots nécessaires qui l'éclaireront sur la vie, sans la choquer.

Nièce « Il n'y a que lui au monde »

On dit toujours cela au début et puis, tout doucement, le temps fait son œuvre et on finit par oublier l'infidèle. Un clou chasse l'autre, me dites-vous ? Non, je ne crois pas à cette théorie. Ne vous jetez pas dans les bras d'un autre pour oublier votre déception. Sortez, faites du sport, intéressez-vous à des œuvres de charité, c'est alors que l'oubli viendra. Tandis qu'en ayant à vos côtés un homme que vous n'aimez pas, vous vous consumerez toujours en regrets stériles.

Nièce « Bonne aventure »

Bravo pour votre sens de l'humour. Une autre, moins intelligente que vous, aurait considéré tout ceci comme un drame. Vous riez ? Tant mieux. C'est le meilleur moyen pour continuer à garder sa jeunesse de cœur.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine



Ma chère cousine,

Votre bonté n'a d'égale que votre indulgence à mon égard, et votre appréciation au sujet de « La faute de Soad Gabran » est bien flatteuse. Mais si Soad a commis une faute, j'en ai commis moi aussi, et la grande responsable en est ma distraction congénitale bien connue. Ainsi, parlant une fois de Soad, j'inscris sans hésiter Hélène, et une autre fois, au lieu de Mme Gabran, je mentionne froidement Mme Serrani. D'autres coquilles moins graves se sont glissées malencontreusement sans que le correcteur ni moi ne nous en soyons rendu compte. Mais le lecteur intelligent — et je sais qu'ils le sont tous — aura rectifié de lui-même et n'accablera pas l'auteur de ses reproches véhéments.

D'ailleurs, ma cousine, des auteurs autrement célèbres ont fait des bévues bien plus considérables, et si j'ai péché, c'est, en somme, en excellente compagnie...

Mais passons au sujet du roman en lui-même et au développement de l'histoire. Hélas ! elle est de celles qui arrivent tous les jours, sous toutes les latitudes et dans tous les milieux, tant qu'il y aura des hommes et des femmes, donc des responsables et des victimes. Mais oui, ma cousine, mais oui, la chute de la femme est la plupart du temps la faute de l'homme et je vous assure bien que l'épouse qui trouve chez elle amour, tendresse, égards, affection profonde et délicates attentions n'ira pas chercher ailleurs ce qui lui est si généreusement servi à domicile. La femme est toute faite de sensibilité et la rudesse avec laquelle nous la traitons parfois, même sans méchanceté aucune, la touche au plus profond de son être. L'uniformité de la vie conjugale, le contact permanent entre deux époux sont responsables de bien des drames conjugaux. Ce n'est pas, monsieur, parce que vous êtes marié depuis cinq ans, que vous ne devez plus continuer à conquérir votre femme. Le bouquet de fleurs que vous lui enverrez de temps à autre, l'intérêt que vous manifesterez devant la nouvelle toilette qu'elle porte, la remarque flatteuse que vous ferez au sujet d'une nouvelle coiffure qu'elle a adoptée, sauront l'émouvoir beaucoup plus que les cadeaux somptueux que vous lui offrirez avec indifférence parce que votre compte en banque peut vous permettre toutes les libéralités.

La femme n'est, après tout, qu'une grande enfant, parfois capricieuse et frivole, souvent aussi insupportable, que l'homme doit savoir manier à sa guise avec toute l'indulgence que l'on a envers un être émotif à l'extrême.

Autour et alentour de nous, ma cousine, à quels bouleversements n'assistons-nous pas tous les jours à cause d'une fausse compréhension du rôle de chacun des deux époux ! Mais tant que le monde sera monde, il y aura des ménages malheureux, des femmes infidèles et des maris perfides, et les auteurs, en quête de sujets, pourront toujours les puiser dans la vie courante, souvent plus tragique que le plus abracadabrant des romans.

Je baise avec ferveur le bout de vos doigts.

Votre cousin
SERGE FORZANNES

POUR VIVRE HEUREUSE EN MÉNAGE

La paix chez soi est composée de petits riens qui ont souvent plus d'importance que les grandes choses. Les jeunes époux ignorent souvent ces lois du savoir-vivre conjugal qui découlent de l'expérience. Aussi souriront-ils en lisant ces dix commandements qui s'adressent à la femme. Qu'ils prennent garde, car ils s'apercevront bientôt que le grand bonheur d'un couple tient précisément à ces petites prévenances, à ces petites concessions qui, à elles seules, peuvent rendre la vie plus légère et plus agréable.

1) *Sachez parfois vous taire :* s'il discute politique avec ses amis, il peut se passionner sur le sujet. Vous qui n'y connaissez rien, une seule attitude s'offre à vous : taisez-vous. Le silence vaut mille fois mieux qu'une bourde que vous ne manqueriez pas de commettre et qui l'humilierait.

2) *Sachez faire de bons petits plats :* il est gourmand, comme tous les hommes. Tant mieux. Ne dit-on pas que l'on prend le plus sûrement l'homme par l'estomac ? Profitez-en. Faites-lui de ces petits repas — que d'ailleurs vous apprécierez avec lui — qui lui permettront de réaliser que vous avez essayé de lui faire plaisir.

3) *Sachez faire un nœud de cravate :* il ne peut presque jamais faire le nœud de sa cravate de smoking, venez-lui en aide, car, là aussi, il a besoin de vous. N'oubliez pas aussi de mettre, bien en évidence, les boutons de manchettes de sa chemise. Comme cela, il n'aura pas besoin de vous les demander.

4) *Sachez vous oublier :* il rentre du bureau, fatigué par son travail. Vous aviez, durant toute la journée, envie d'aller au cinéma. Tant pis. Apprenez à renoncer.

5) *Veillez sur son linge :* la laveuse rapporte ses chemises et ses cols du lavage, contrôlez si tout est parfait, avant d'envoyer le tout chez le repasseur. Car, autrement, vous risqueriez de chiffonner ses cols en essayant d'y coudre les boutons manquants, et tous les hommes ont horreur du linge mal repassé.

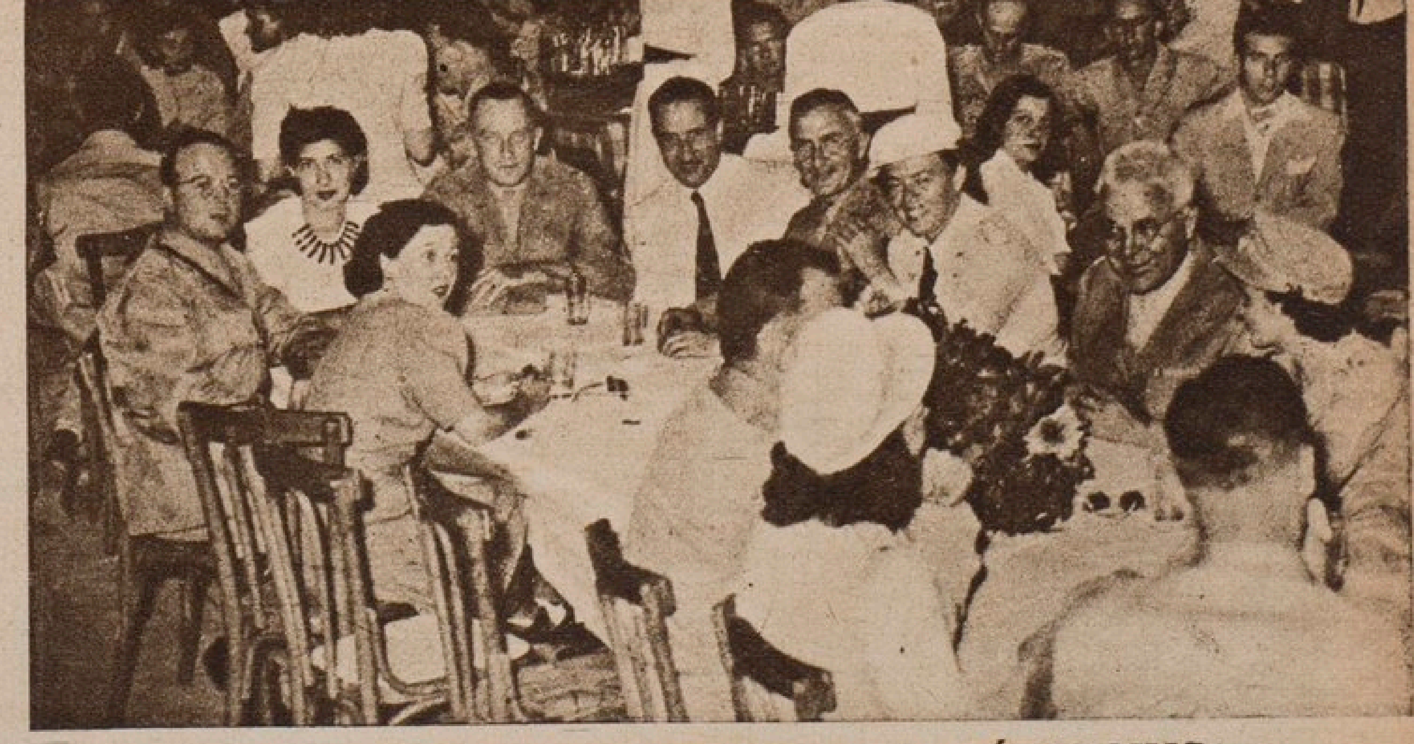
6) *Respectez son désordre :* son bureau est sacré, n'y touchez pas. Laissez ses papiers de côté, aussi en désordre qu'ils soient... Mais vous pouvez toujours l'aider, en taillant ses crayons et en nettoyant ses cendriers.

7) *Soyez délicate, n'ouvrez pas son courrier :* il n'ouvre pas le vôtre, n'est-ce pas ? Et même s'il n'a pas de secrets pour vous, il n'aimera sûrement pas que vous vous mêliez de ses affaires. Vous auriez l'air de l'espionner, et tout homme — si amoureux soit-il — craint par-dessus tout ce genre de surveillance.

8) *Laissez-le lire tranquillement son journal :* ne l'ennuyez pas en lui adressant la parole tout le temps, vous savez bien que la politique le passionne. Il risque de ne pas vous répondre ou de vous répondre mal, et cela pourrait dégénérer inutilement en querelle.

9) *Sachez combien il prend de morceaux de sucre :* depuis le temps que vous êtes mariée, vous savez combien il prend de morceaux de sucre dans son thé ou son café. Ne le lui demandez pas à chaque fois, cela pourrait le vexer.

10) *Faites-lui confiance :* quand il rentre à 8 heures du soir, en vous racontant qu'il a dû rester très tard au bureau, ne souriez pas d'un air incrédule. Il est possible qu'il ait travaillé tard et, en tout cas, il n'aimera pas vous voir douter de sa parole.



POUR LES CONVALESCENTS AMÉRICAINS

Dimanche dernier, au siège du Cercle Récréatif d'Héliopolis, M. Georges Gehami offrait une réception aux soldats convalescents américains, accompagnés de leurs nurses et de leurs officiers. Dans une atmosphère cordiale et empreinte de bonne humeur, les convalescents eurent le loisir de danser aux sons d'un jazz entraînant. Diverses boissons et un buffet généreux furent servis aux nombreux hôtes de M. Gehami, que l'on voit, au cours de la réception (en blanc), entouré d'un certain nombre d'invités.

NOS CONTES

Réputation

La fumée et le bruit des conversations remplissaient la salle à manger du club, un de ces petits centres intimes et fermés de New-York. Seul dans son coin habituel, Saunders Rook sirotait son café et caressait sa moustache. Il ne prenait aucune part à la conversation générale ; d'ailleurs, il ne le faisait jamais. De temps en temps il risquait un timide : « Pas possible », à quoi l'orateur répondait négligemment : « Parfaitement ». On connaissait Saunders Rook au club, mais personne ne faisait jamais attention à lui. C'était un personnage effacé, silencieux, timide. Il aurait volontiers parlé de lui, mais personne ne daignait l'écouter. Les membres du club avaient vu Saunders Rook plus d'une fois, mais pas un n'aurait été capable de le décrire autrement que par : « Oh ! oui, Saunders Rook. Je pense bien le connaître. Voyons ; il n'est pas grand, il n'est pas petit, il n'est pas blond, il n'est pas brun. En réalité, il n'est rien du tout. » Personne ne sut jamais quand et comment il devint membre du club et probablement personne ne s'en souciait.

Ce soir-là, comme il buvait son café, Saunders Rook passait sa langue sur sa moustache, toussait pour s'éclaircir la voix, comme s'il s'apprêtait à faire une importante déclaration, puis serrait les lèvres, décidé à ne rien dire. En réalité, Saunders Rook avait de l'esprit à retardement. La repartie spirituelle ne lui venait jamais au bon moment, mais beaucoup plus tard. Il n'osait parler, tant il avait peur de dire une phrase insignifiante. Pas plus qu'un autre, il n'aimait être ignoré, et dernièrement il sentait le besoin urgent de briller, de fixer l'attention des autres sur lui. Son esprit jonglait avec les idées, et s'il avait eu le courage de les exprimer tout haut, elles auraient, sans doute, été fort intéressantes à connaître Il voulait provoquer l'animation une seule fois, pas plus.

Il y eut une pause telle qu'il s'en produit dans toute conversation et Saunders Rook s'entendit articuler : « Le 4 juillet, je me suiciderai ». Il ne comprit pas pourquoi il avait annoncé cela. Une inspiration. Il n'avait jamais pensé accomplir une telle action. Il ne demandait pas beaucoup à la vie ; son existence était placide et calme. Il était sous-éditeur dans un magazine féminin et gagnait 1.200 dollars par an. Il avait hérité, en outre, d'une somme de 1.300 dollars et vivait modestement, mais confortablement, car il était seul. Il jouissait d'une bonne santé et avait un abonnement pour la saison à l'opéra. Il n'avait aucun souci important ; aussi fut-il très étonné de s'entendre annoncer sa fin prochaine et volontaire. Mais la nouvelle produisit l'effet désiré avec la rapidité de l'éclair. La pause devint silence. Non seulement son groupe, mais d'autres personnes avaient entendu cette stupéfiante annonce. Les yeux de tous les spectateurs se dirigèrent vers l'homme à la moustache. « Mais, mon cher ami, s'écria Max Skye, un des membres les plus en vue, vous n'y pensez pas ! »

Saunders Rook dompta son désir de nier et répliqua fermement : « Mais oui. »

Une femme dans un coin éloigné demanda : « Voulez-vous répéter ? Je ne crois pas avoir bien entendu. » Rook répéta : « Le 4 juillet, je me suiciderai. »

Les membres se rapprochèrent de lui afin de pouvoir mieux le voir et l'entendre.

— Mais pourquoi ? s'étonna Lucile Davega.

— Oui, pourquoi ? interrogea-t-on de toutes parts.

Saunders Rook n'avait pas pensé à résoudre ces problèmes. La question l'embarrassa. Il aurait voulu dire : « Naturellement, je plaisante », mais il n'osait pas. Ils le croiraient parfaitement stupide. Rapidement il fouilla son cerveau et, pour gagner du temps, il s'éclaircit la voix encore une fois ; puis il déclara : « En signe de protestation contre la civilisation américaine. » Une autre inspiration ; la civilisation jusqu'à ce jour ne l'avait jamais inquiété. Un murmure intéressé courut parmi l'assistance.

— Mais dans quel état trouvez-vous la civilisation ? demanda Max Skye, se penchant vers lui.

— Lamentable, répondit Saunders Rook avec emphase.

Il avait pris son rôle au sérieux, donc pas de demi-mesures. Il entendit quelqu'un demander tout bas : « Qui est cet homme ? » — « Il s'appelle Book ou Cook, je ne sais plus très bien », fut la réponse faite sur le même ton. Il sourit.

— Mr... eh... Rook, appela Lucile Davega, avez-vous tout combiné ?

Il n'avait pas non plus prévu cette question. Il se racla la gorge doucement.

— Oui, répondit-il gravement, et,



avec un rien de mystère, il ajouta « et non ».

Il espérait que là s'arrêterait leur curiosité ; mais il fut déçu.

— Ne voulez-vous pas nous en parler ? demanda Lucile Davega, très excitée.

M. Rook sourcilla légèrement. Ils agissaient comme s'il avait parlé d'un voyage aux Bermudes. Il devait leur montrer combien il était sérieux.

— Voyez-vous, commença Saunders Rook, en parlant très délibérément, étant donné que mon suicide est en signe de protestation, il lui faut une certaine publicité. (Tout le monde approuva.) Aussi j'ai pensé le faire dans un lieu public, continua-t-il.

— Central Park ? suggéra Max Skye.

— Exactement, répliqua le jeune homme. L'idée lui avait plu. C'est l'endroit même auquel je pensais.

— Magnifique idée, splendide. Il faut se méfier des gens silencieux, entendait-on partout.

Saunders Rook était parfaitement heureux. Il avait enfin réussi à soulever l'intérêt général et à exciter la curiosité de son entourage. A ce moment, Oscar Findlater fit son apparition. Il venait rarement au club. Mais l'établissement était fier de le considérer comme membre. Editeur d'un quotidien très important, on faisait cercle autour de lui chaque fois qu'il venait. Saunders Rook avait toujours envié la popularité dont il jouissait. Mais ce soir-là, il passa presque inaperçu. Saunders en conçut une fierté sans égale.

— Bonsoir, Findlater.

Max Skye se retourna vers l'arrivant.

— Vous connaissez Saunders Rook, n'est-ce pas ?

L'éditeur murmura quelque chose comme : « Je n'ai jamais eu le plaisir ».

— Rook, annonça Max Skye avec importance, va se suicider.

— Le 4 juillet, ajouta Judy Atwater.

— En signe de protestation, renchérit Rogers Joyce.

— Contre la condition lamentable de notre civilisation en Amérique, finit Lucile Davega.

Oscar Findlater observa la moustache avec intérêt.

— Réellement ? s'exclama-t-il.

— Oui, répondit Saunders Rook irrévocablement. Réellement.

— Par Jupiter ! jura le grand éditeur.

Puis il s'assit ; il était évidemment intrigué.

— Voulez-vous m'en parler ? demanda-t-il.

— Avec plaisir, répondit son interlocuteur avec désinvolture, si cela vous intéresse...

Oscar Findlater jouait nerveusement avec le cordon de son binocle.

— Mais, mon ami, je suis renversé. C'est l'idée la plus magnifique de cette année.

Il étudia Saunders Rook.

— Etes-vous tout à fait décidé ? demanda-t-il.

— Absolument.

— Rien ne peut vous faire changer d'avis ?

— Rien.

— Il nous faut donc en prendre notre partie, soupira Findlater.

Il inclina la tête sur la poitrine, qui était son attitude habituelle pour réfléchir. Finalement, il demanda :

— Voudriez-vous faire une série d'articles pour mon journal ?

Saunders Rook en eut le souffle coupé. Son rêve de tant d'années se réalisait enfin.

— Mettons six articles retraçant la genèse de votre idée et accusant la civilisation. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

Saunders Rook approuva de la tête.

— Naturellement, continua Findlater, il ne reste que trois semaines avant...

Il s'arrêta, embarrassé.

— Naturellement, répéta Rook.

— Toutefois, s'exclama l'éditeur frappé par une heureuse idée, nous pourrions publier les trois derniers après...

— Posthumes, énonça Saunders Rook d'une voix sépulcrale.

Il remarqua l'admiration dont il était l'objet et se retira à temps pour ne pas lasser les assistants.

A partir de ce jour, il eut le plaisir de se sentir le point de mire de tout le monde. Les invitations à dîner, à déjeuner, aux thés et autres ne lui laissaient pas le temps de respirer. Une jeune fille lui demanda s'il ne se suicidait pas par déception amoureuse. Il nia avec la plus vive énergie. Il n'avait qu'un seul but : protester contre la civilisation américaine.

Quelques jours plus tard, il fut appelé par Keable Gowler, le propriétaire du magazine où il travaillait, un homme extrêmement important à ses yeux. M. Gowler le reçut avec beaucoup d'amabilité et lui offrit un siège.

— Alors, Rook, voulez-vous m'en parler ? questionna-t-il.

— Vous parler de quoi, M. Gowler ?

— De cette histoire de suicide le 4 juillet.

— Réellement... commença Saunders Rook.

— Est-ce vrai ou non que vous allez vous tuer à Madison Square ? demanda M. Gowler.

— A Central Park, corrigea doucement Saunders Rook.

— Ainsi, c'est vrai ?

— Oui.

— Allons donc, Rook, vous n'êtes pas sérieux.

— Je le suis, répliqua Rook.

Il était heureux de constater l'importance qu'il acquérait auprès de son patron.

— Mais, mon jeune ami, s'écria avec détresse le propriétaire, ce n'est pas juste pour le journal, on pourrait nous en tenir responsables !

— J'ai bien fait comprendre, expliqua Saunders Rook, que mon acte est une protestation contre l'état de la civilisation en Amérique.

— L'Amérique me semble assez civilisée, fit observer M. Gowler. Que lui reprochez-vous ?

— C'est lamentable, opina Saunders Rook.

M. Gowler était horrifié. Néanmoins, il considéra son interlocuteur avec un intérêt considérable. Là-dessus il lui proposa le poste d'éditeur. Le jeune homme ne s'attendait pas à tant d'honneur ; il en demeura bouche bée.

— Vous serez payé 15.000 dollars, lui assura Gowler.

Saunders Rook réfléchit rapidement.

— J'accepte, M. Gowler.

— Parfait, s'écria l'autre, parfait !

— Jusqu'au 4 juillet, ajouta notre ami.

— Vous êtes donc sérieux ?

— Absolument.

— Naturellement, si 15.000 dollars ne vous suffisent pas, je puis avec plaisir vous...

Saunders Rook leva la main :

— Merci, dit-il, mais ce n'est pas une question d'argent.

M. Gowler secoua la tête avec découragement.

— Je pense n'avoir plus rien à dire. Cependant... (son visage s'éclaircit) même si vous êtes décidé, vous pouvez prendre le poste proposé jusqu'au 4 juillet et mettre les choses en train, n'est-ce pas ?

— Si vous le désirez, répondit avec amabilité Saunders Rook.

— Bien, proféra M. Gowler, très bien.

Saunders Rook, quelque peu ahuri, se dirigea vers la porte.

— Oh ! A propos, interpella le patron, voudriez-vous dîner avec nous jeudi ? Plusieurs personnalités, dont le gouverneur, voudraient vous connaître.

Le nouvel éditeur accepta sans peine. L'attention dont il fut l'objet durant ce fameux dîner fut extrêmement flatteuse.

— M. Saunders Rook, un de mes associés les plus importants, présenta Keable Gowler. En signe de protestation contre notre civilisation, il va se suicider le 4 juillet à Washington Square.

— Central Park, corrigea doucement Rook.

— Pas possible !

Un chœur de protestations s'éleva de toutes parts.

— Mais oui, répondit simplement Saunders Rook.

Le gouverneur déclara que, pour empêcher un citoyen si important de commettre une pareille folie, il mobiliserait la milice. Saunders Rook en conçut une légitime et compréhensible fierté.

A l'apparition de son premier article, tout le monde fut en émoi. Il reçut un nombre considérable de lettres le suppliant de ne pas mettre fin à ses jours, de demandes en mariage, des propositions de travail fort intéressantes. Il fut interviewé, photographié par tous les journaux de la ville. On le reconnaissait dans les rues. Il appréciait énormément cette publicité.

Les jours passaient rapidement et Saunders Rook s'éveilla un matin et constata qu'on était le 4 juillet. Une pile de dépêches l'attendaient. Il les décacheta. On lui disait adieu.

Il s'habilla avec un soin particulier et déambula le long de la 5e Avenue. Jamais journée n'avait été plus belle. La nation fêtait son indépendance. La ville était pavoisée et l'on entendait de la musique partout. La joie était sur tous les visages. La vie était belle. Aujourd'hui, le regard de toute une nation était dirigé vers lui, Saunders Rook, le héros romantique qui devait se suicider à Central Park en signe de protestation. Mais s'il ne mettait pas son projet à exécution ? Il serait couvert de ridicule, il serait traité de lâche, de peureux et même de farceur. Il se remémora la parole d'un sage : « Tout homme peut se faire une réputation, mais seul un homme véritable peut la garder. » Il avait une réputation maintenant et il en était fier. Trois semaines plus tôt, personne ne le connaissait ; aujourd'hui, personne n'ignorait son existence. Demain... Il faisait chaud, mais il frissonna. Il regarda autour de lui et pensa que le monde n'était pas si mauvais après tout. Les hommes étaient intelligents, habiles et bons. Il ne reprochait vraiment rien à la civilisation américaine.

Il hâta le pas dans la direction de Central Park. Le gouverneur avait tenu parole : la milice était là. Saunders Rook se glissa dans le jardin sans être reconnu. Il vit un officier aux prises avec un jeune homme blond et mince qui jurait ses grands dieux n'être pas Saunders Rook et qui n'avait nulle intention de se suicider.

« Ils se font beaucoup de mauvais sang pour moi, pensa-t-il avec orgueil. C'est curieux combien peu d'intérêt j'éveillais quand je voulais simplement vivre. » Il cueillit une fleur et la passa à sa boutonnière. « C'est beau d'avoir une réputation, remarqua-t-il, mais il est dur de la mériter. » Il avait atteint le réservoir au fond du jardin et regarda autour de lui : personne en vue.

Il contempla l'eau claire et fraîche, puis il releva la tête. Il respira l'air pur et l'expira avec un profond soupir. Comme il se sentait bien ! Lentement il sortit son calepin rouge et traça de son écriture ronde et précise : « Je me suicide en signe de protestation contre l'état lamentable de la civilisation en Amérique. » Il parapha : « Saunders Rook ». Il regarda le ciel et murmura : « Après tout, une réputation est une réputation. » Puis il plongea.

RICHARD CONNEL

(Traduit de l'anglais)

SOLUTIONS

LA CAGE AUX PROVERBES

CalcCON — déTEnue — poiNTEs — MENTale — PASsage — SEmoule — patRIes — CHanges — siEStes — mélasSE.

Contentement passe richesse.

LES DEUX CARRES

Couper selon la ligne A D, puis couper selon la perpendiculaire G H.

Vous obtiendrez 4 figures qui, assemblées, donneront un carré parfait.

LES MOTS HISTORIQUES

1. Louis XIV — 2. Cte d'Anteroche — 3. Louis XV — 4. Louis XVI.

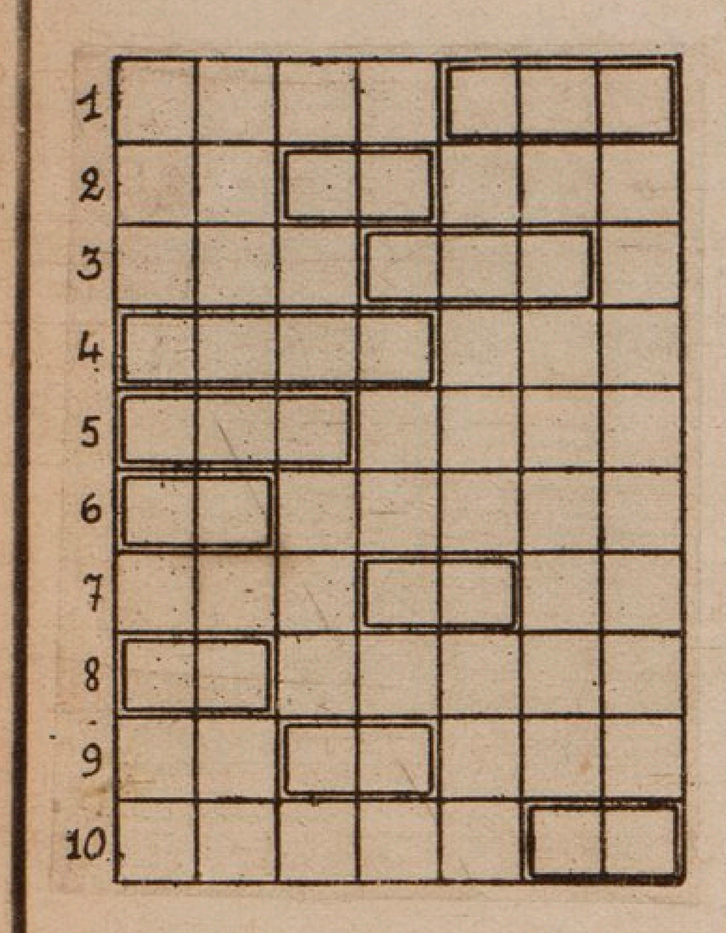
PHOTOS-DEVINETTES

Marlène Dietrich — Maureen O'Sullivan — Anna Sten — Ginger Rogers.

DELASSONS-NOUS...

LA CAGE AUX PROVERBES

Les mots définis ci-dessous seront inscrits en dehors des cases renforcées. Celles-ci recevront des lettres qui transformeront chacun des mots en un autre



mot et dont la suite formera un proverbe.

1. Partie intérieure la plus basse d'un bateau.
2. Complètement privé.
3. Légumes printaniers.
4. Boisson anglaise.
5. Raisonnable.
6. Personne peu débrouillarde.
7. Mets apprécié en Italie.
8. Habitants des cieux.
9. Paysages.
10. Confondis.

LES DEUX CARRES

Voici une figure représentant deux carrés. Il s'agit en deux coups de ciseaux de découper cette figure de manière, en assemblant les morceaux obtenus, à reconstituer un seul carré parfait.

RIONS

Alexandre Dumas, invité à dîner par un docteur de ses amis, se vit prier par ce dernier d'écrire quelques lignes sur un album. Voici ce qu'il écrivit :

Depuis que le docteur Cristal
Soigne la ville entière,
On n'a plus besoin d'hôpital...
On a creusé deux cimetières.

●

— Vous fumez, jeune homme, vous avez tort. Voyez, moi je n'ai jamais fumé, et j'ai 83 ans !

— Possible. Mais si vous aviez fumé, vous seriez peut-être déjà centenaire.

●

Le professeur. — Comment s'appelle celui qui fait la farine ?
Les élèves (en chœur). — Le meunier.
Le professeur. — Et qui fait le pain ?
Les élèves. — Le boulanger.
Le professeur. — Et qui fait la toile ?
Silence. Puis une petite voix s'élève :
— L'araignée.

●

Le chef de rayon. — Vous cherchez quelque chose, monsieur ?
Le client. — Oui, j'ai perdu ma femme...
Le chef de rayon. — Voyez, rayon deuil, à l'entresol.

GRAINS DE SAGESSE

Heureux l'homme qui a le don de se faire des amis ! Car ce don en implique beaucoup d'autres, mais il comprend surtout la faculté de sortir de soi-même pour voir et apprécier tout ce qui est noble et aimable dans un autre.

David HUGHES.

Sous le coup de massue du sort, ma tête saigne, mais ne se courbe pas.

HENLEY.

On n'est pas digne d'aimer si l'on n'est pas capable de porter sa douleur.

Henry BORDEAUX.

Il ne faut jamais désespérer de son bonheur quand on peut faire celui d'un autre.

F. SAUVAGE.

DE QUI SONT CES MOTS HISTORIQUES ?

1. L'Etat c'est moi.
2. Après vous, Messieurs les Anglais.
3. Après moi le déluge.
4. C'est légal parce que je le veux.

A TRAVERS LE MONDE

Il y a diverses façons de pêcher, mais la plus curieuse est sans doute celle qu'emploient certains indigènes du Siam : ils pêchent à la bêche !

Pendant la saison sèche, ils se rendent dans les lits abandonnés par les cours d'eau et creusent.

Ils trouvent bientôt une sorte de vase dans laquelle vivent des poissons.

Enfouis dans la vase, ils ne peuvent fuir et il est facile de les capturer ; mais ils ne doivent pas avoir très bon goût !

●

Quelle sensation le palais pourrait-il attendre d'un vin qui a dépassé l'âge de Mathusalem, d'un vin qui a le droit de prétendre au titre du plus vieux vin du monde ?

Ce liquide chargé de siècles — il a environ 1.500 ans — repose dans une amphore romaine récemment exhumée. Il contient un dépôt considérable, car, suivant la coutume romaine, il avait été mêlé de miel. Ce vin se trouve au Musée Ethnologique de la ville de Spire, sur les bords du Rhin.

PHOTOS-DEVINETTES

Ces photos représentent quatre stars de cinéma telles qu'elles étaient au début de leur carrière. Les reconnaissez-vous ? Ce sont, de gauche à droite :
Marlène Dietrich — Greta Garbo — Linda Darnell — Ginger Rogers — Vivien Leigh — Anna Neagle — Jessie Matthews — Anna Sten — Maureen O'Sullivan — Margaret Sullavan — Katharine Hepburn — Bette Davis.

Votre nom ?...

PRENOMS FEMININS (E)

EMILIE ou EMELINE : *travailleuse et adroite.*
EMMA : *dévouée et altruiste.*
ERNESTINE : *droiture et capacité.*
ESTELLE et ESTHER : *tous deux signifiant « étoile ». Brilleront sur leur entourage.*
ETHEL : *d'origine teutonne signifiant « noblesse ».*
EUGENIE : *du grec : personne bien née, noble.*

(F)

FANNY : *indépendance de caractère.*
FELICE : *du latin : bonheur et félicité.*
FLORA : *du mot latin signifiant « fleurs ».*
FLORENCE : *du latin : « fleurir ». Connaîtra la prospérité.*
FRIDA : *d'origine teutonne. Personne aimant l'indépendance.*

(G)

GABRIELLE : *de l'hébreu : « le héros de Dieu ».*
GENEVIEVE : *d'origine celte. Veut dire : « une vague blanche ».*
GEORGETTE : *personne travailleuse.*
GERALDINE : *esprit réaliste préférant les actes aux mots.*
GERTRUDE : *a son franc-parler et possède une nature droite.*

PRENOMS MASCULINS (E)

ELIE : *de l'hébreu : « Dieu est le Seigneur ».*
EMMANUEL : *de l'hébreu : « Dieu est avec nous ».*
ERNEST : *destiné à faire son chemin dans la vie.*
EUGENE : *du grec : « d'origine noble ».*

(F)

FELIX : *du latin : « heureux ». Disposé à prendre de la vie ce qu'elle offre de meilleur.*
FERDINAND : *pacifique et réservé.*
FRED et FREDERIC : *d'origine teutonne : « chef pacifique ».*

(G)

GABRIEL : *de l'hébreu : « la puissance de Dieu ». Appelé à de hautes destinées.*
GEORGES : *fera son chemin par ses propres moyens.*

(*LES SOLUTIONS EN PAGE 15*)

IMAGES— Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)